



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

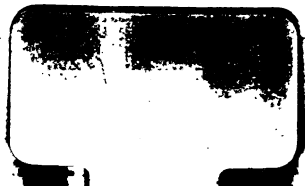
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

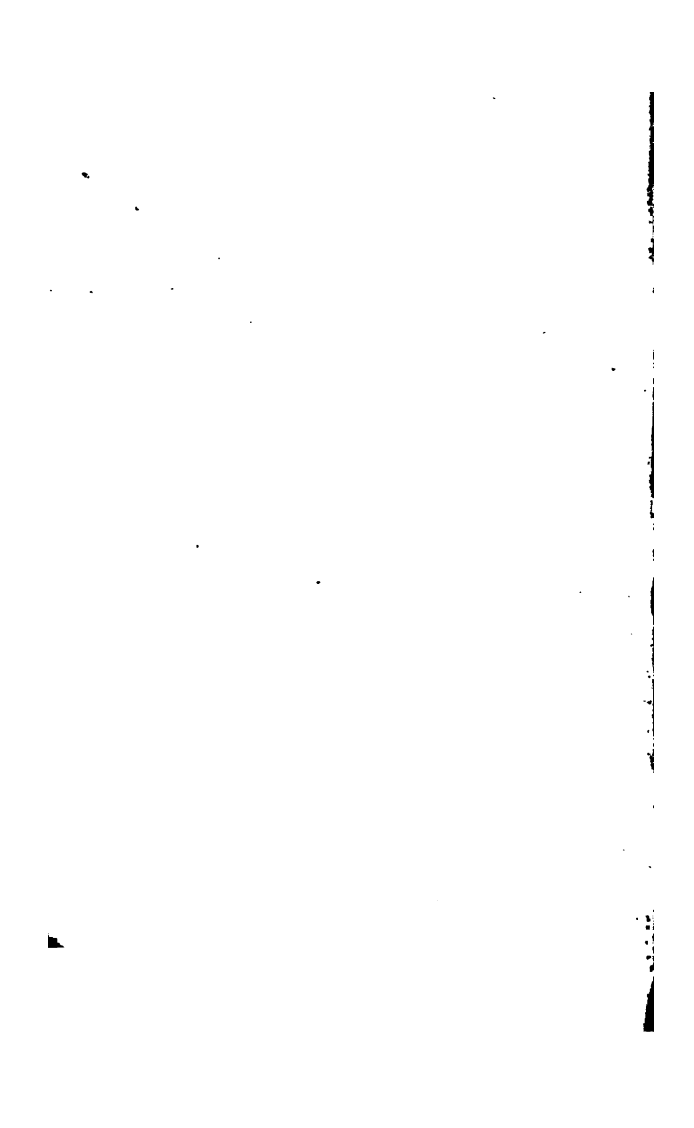
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Vet. Fr. III B. 209



$$\frac{05}{158}$$



LE MAL QU'ON A DIT DE L'AMOUR.

Déposé aux termes de la loi.

**Bruxelles. — Imp. de E. GUYOT, succ. de STAPLEAUX,
rue de Schaerbeek, 12.**

COLLECTION HETZEL.

LE MAL

QU'ON A DIT DE L'AMOUR

PAR

ÉMILE DESCHANEL.

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

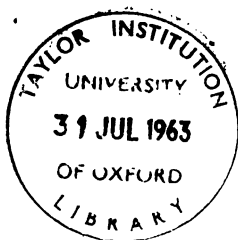


BRUXELLES,

MELINE, CANS ET COMPAGNIE,

BOULEVARD DE WATERLOO, 33.

1857



AVANT-PROPOS.

NOUVELLES ANTHOLOGIES.

« Dans un temps où l'imprimerie n'était pas encore inventée, et où le peu de livres qu'on possédait étaient écrits à la main, — avec quelle lenteur, quel travail et quelles peines! vous l'imaginez aisément, — la brièveté était une des conditions les plus précieuses. C'est pourquoi chaque auteur, en ce temps-là, après avoir longuement médité son sujet, après avoir composé dans sa tête et retourné vingt fois dans sa

mémoire l'ouvrage qu'il voulait produire, l'écrivait enfin d'un style précis, serré et plein. Encore cette brièveté substantielle ne suffisait-elle pas; car le public lettré d'alors, si peu nombreux qu'il fût, ne possédait pas toujours les ressources nécessaires pour se procurer des manuscrits, d'autant plus coûteux qu'ils étaient plus longs; et, à cause de cela, d'autres auteurs abrégeaient les premiers, extrayaient de leurs livres, lus avec soin, les pensées les plus remarquables par la solidité, l'énergie ou la grâce, et composaient de ces extraits des recueils, ou anthologies, c'est-à-dire en français des *bouquets* de citations curieuses. Ces livres courts donnaient, en peu de pages, la fine fleur des ouvrages étendus. Voilà ce que faisait l'antiquité, pour épargner le temps et les frais de copie, ou les coûteux achats de manuscrits trop considérables.

» De nos jours, où l'imprimerie répand les livres par milliers, le difficile n'est plus d'écrire, mais de lire. Il en résulte quelque chose d'analogue : pour épargner le temps de la lecture, comme autrefois celui de l'écriture, on se remet à faire des anthologies. Les recueils de pensées et les choix de maximes reprennent faveur depuis quelques années plus que jamais. C'est que ja-

mais, en effet, on ne fut si pressé, si avare de temps qu'aujourd'hui.

» La collection Hetzel, pour sa part, a contribué à remettre en honneur cette forme commode et riche, qui présente à l'esprit, sous un petit volume, nombre de belles ou piquantes pensées, quantité de détails gracieux ou amusants, et des traits, et des anecdotes, et tout ce dont les imaginations cultivées et élégantes aiment à se nourrir et à s'égayer. C'est la littérature à l'usage des gens du monde, des femmes d'esprit, des touristes, des flâneurs, des artistes, des gentlemen. C'est la conversation écrite, la conversation tirée des auteurs les plus excellents, et mise en circulation dans le public, au profit de tout le monde ; ce sont les bibliothèques monétisées, mobilisées, volatilisées.

» Un des auteurs les plus actifs de cette charmante collection est M. Émile Deschanel, que les événements de décembre ont jeté en Belgique, et qui a continué dans ce pays une réputation très-bien commencée en France. M. Émile Deschanel, ancien maître-de-conférences à l'École normale supérieure de Paris, et dont les écrits, dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue indépendante*, la *Liberté de penser*, la *Revue de Paris*, et plusieurs autres recueils et jour-

naux, avaient établi depuis longtemps le renom littéraire, a imaginé de faire en Belgique trois choses, pour tuer le temps et pour se créer les ressources que l'exil rend nécessaires.

» Premièrement, il a ouvert des *conférences publiques* sur la littérature française, à Bruxelles, à Liège, à Gand, à Anvers. Depuis six ans, le succès de ces conférences, dans lesquelles il sait entremêler habilement les études de mœurs avec les études littéraires, va toujours croissant. La septième série commencera au mois de novembre prochain, et réunira, nous en sommes sûrs, un auditoire plus nombreux que jamais. On dit même que le jeune orateur doit aussi, cet hiver, se faire entendre à Berlin. Si ce projet se réalise, ce sera une bonne fortune pour la capitale de la Prusse, si artistique et si littéraire. M. Deschanel, le premier en Belgique, a eu l'idée de convier les femmes à ces plaisirs intellectuels, dont la défiance masculine les avait toujours écartées. Elles se sont rendues avec empressement à l'appel de cette voix sympathique. Elles assistent maintenant à toutes les conférences qui, à l'instar de celles de M. Deschanel, se multiplient de jour en jour dans les grandes villes de Belgique, même aux séances qui ont pour objet la philosophie, les sciences et les ma-

tières les plus ardues. C'est là une révolution pacifique des plus remarquables et des plus utiles.

» Deuxièmement, les lecteurs de l'*Indépendance belge* savent que M. Deschanel, sous deux signatures différentes, l'une composée de trois lettres grecques, l'autre de deux initiales françaises, écrit, depuis plusieurs années, dans ce journal, les intéressants articles nommés à si juste titre *Variétés littéraires*, et la piquante *Chronique des théâtres*.

» Troisièmement enfin, cet homme de goût, d'une érudition aussi choisie qu'étendue, compose, pour la *Collection Hetzel* dont nous parlons, cette série de petits volumes d'une lecture agréable et attrayante, que nous appelons les nouvelles anthologies de M. Deschanel. Ce sont, en effet, par un heureux renouvellement du procédé antique, de véritables bouquets de citations, composés avec beaucoup d'art, de tact et d'esprit.

» Voici les titres des sept volumes déjà édités :
Le Mal qu'on a dit des femmes,
Le Bien qu'on a dit des femmes,
Le Mal qu'on a dit de l'amour,
Le Bien qu'on a dit de l'amour,
Le Bien et le Mal qu'on a dits des enfants ;

*Les Courtisanes grecques ;
Histoire de la Conversation.*

» Sans doute il vous est arrivé souvent, comme à nous, de ne lire d'un livre que les citations, et, en courant de l'une à l'autre, de sauter par-dessus le texte de l'auteur. En effet, la plupart du temps, les citations étant les passages les plus saillants, les mieux frappés et les plus excellents de chaque ouvrage, lesquels on a extraits, transcrits et reproduits avec une intention laudative, — *laudata*, disaient les anciens, — vous pouvez être sûr d'avance qu'il y a profit à prendre cette habitude, c'est-à-dire à ne lire ordinairement d'un livre que les citations, ou à peu près, et puis les notes, où se concentre très-souvent l'intérêt d'un ouvrage, comme celui d'une lettre dans le *post-scriptum*; tandis que, à avaler le texte entier d'un livre nouveau, inconnu, on risque fort de perdre et son temps et sa peine. Nous sommes tentés de supposer que M. Deschanel avait fait la même réflexion que nous, et le même calcul; et que, sur ce pied-là, il s'est avisé de composer, comme Stobée et Macrobie chez les Romains, et comme les auteurs de l'Anthologie grecque, si charmante et si exquise, des choix variés de pensées, de maximes, de traits, de dialogues, de scènes, d'épi-

grammes, de boutades, d'esquisses ou de développements de toutes sortes, vers et prose, anciens et modernes, de toutes les littératures connues, mais toujours traduits en français, et cela sur les sujets les plus intéressants, les plus universels, les plus inépuisables, tels que les femmes, l'amour, les enfants, la conversation, le journal, le théâtre, les romans, etc.

» L'idée était des plus heureuses et devait être couronnée de succès. Effectivement, ces petits livres voient se multiplier leurs éditions avec une rapidité qui dépasse les prévisions les plus brillantes. C'est qu'aussi on y trouve, toute cueillie, la fleur des plus charmants esprits ou des plus beaux génies, masculins et féminins, de tous les pays et de tous les temps. Ces élégants volumes, d'un prix si modique, sont de fines mosaïques, composées uniquement de pierres précieuses. On ne peut trouver un passe-temps à la fois plus divertissant et plus instructif que cette lecture. On a là, sur chaque sujet, ce qui a été dit de plus original, — soit de plus individuel, soit de plus général tour à tour, — enfin de plus beau, ou de plus incisif, ou de plus coloré. C'est un magasin de conversation, un arsenal de traits, un régal d'esprit.

» Quoique ces petits livres modestes s'annon-

cent simplement comme des compilations, l'auteur y met sa marque personnelle, par la manière dont il présente les choses et dont il les enchaîne, aussi bien que par les introductions, les divisions et les conclusions de chaque livre. En outre; nous remarquons que deux de ces volumes déjà parus, et plusieurs de ceux à paraître, ne sont pas seulement des anthologies. *Les Courtisanes grecques* et *l'Histoire de la Conversation*, pour ne parler que de ceux que nous avons sous les yeux, sont des travaux originaux, habilement composés, écrits d'une plume légère et facile, lestes, prestes, rapides, riches en détails curieux, en révélations attachantes, en histoires de tout genre, en anecdotes neuves et de la plus fraîche saveur.

» On ne peut pas dire que M. Deschanel soit prude; nous avouerons même que son esprit gaulois paraît aimer le fruit défendu. Mais il faut convenir aussi qu'il sait le cueillir et le présenter si délicatement, qu'on est tenté d'en manger avec lui, et qu'après avoir cédé à la tentation, on n'en éprouve aucun regret.

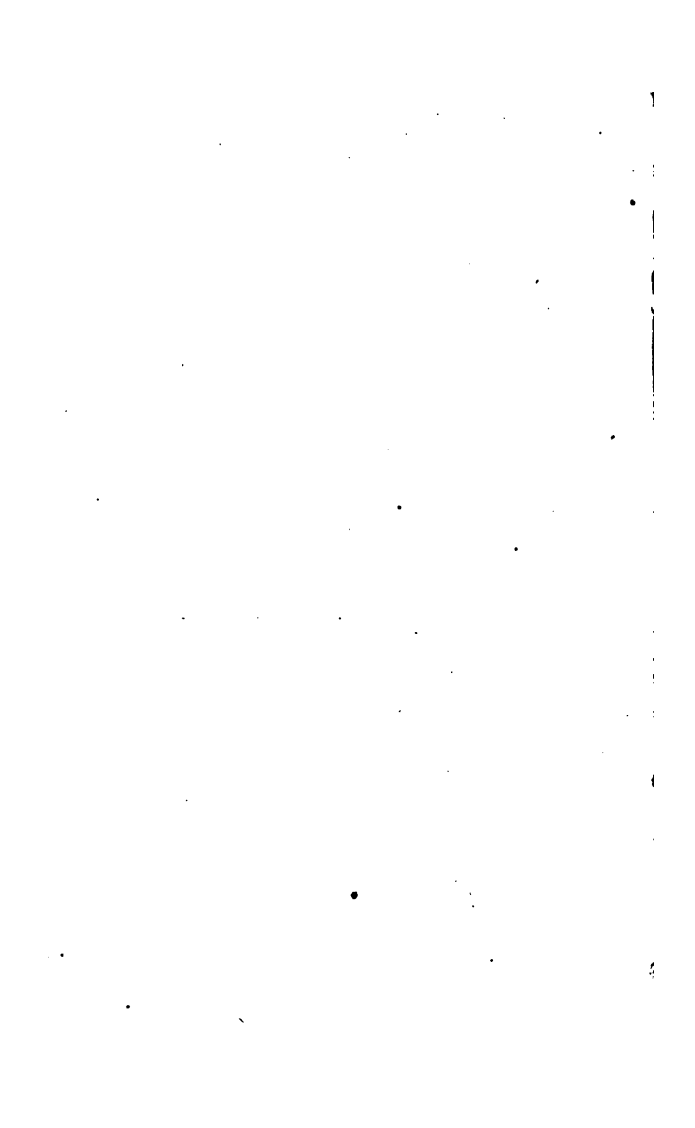
» En résumé, parmi les publications de la bibliothèque Hetzel, où se remarquent les ouvrages d'Hetzel lui-même sous le nom de Stahl, ceux de Victor Hugo, Lamartine, George Sand,

Thiers, Mignet, Alexandre Dumas père et fils, Mérimée, Théophile Gautier, Eugène Sue, Jules Janin, les trois Arago, Léon Gozlan, Méry, Saintine, Arsène Houssaye, Paul Féval, Champfleury, Esquiros, — on peut dire que les nouvelles anthologies de M. Deschanel tiennent très-honorablement leur rang, par l'esprit, la grâce piquante, et par une variété des plus distinguées. Il faut que M. Deschanel ait prodigieusement lu, et qu'il possède les portefeuilles les mieux garnis et la mémoire la plus riche; car, comme on l'a très-bien dit avant nous, il a, avec l'élégance aisée d'un homme du monde, la science d'un bénédictin.

» De là son triple succès, dans les conférences, dans le journal, et dans les livres, soit à Paris, soit en Belgique. »

P. DE S.

(Extrait de la *Revue britannique*.)



INTRODUCTION.

Puisque j'ai recueilli les louanges de l'amour, rien n'empêche que j'en recueille aussi les satires.

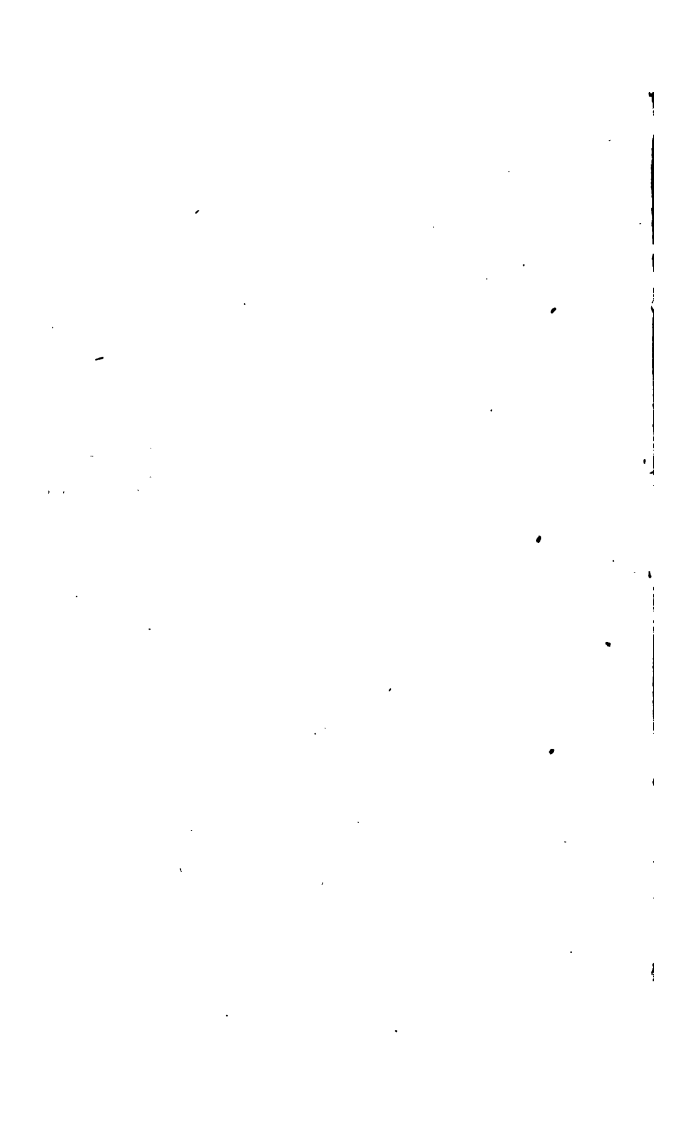
Ceux qui médisent de l'amour prétendent qu'il n'est qu'une maladie, une fièvre, un délire ;

Ils l'accusent d'être une passion égoïste et jalouse ;

Ou bien ils donnent le nom d'amour à la coquetterie et au libertinage ;

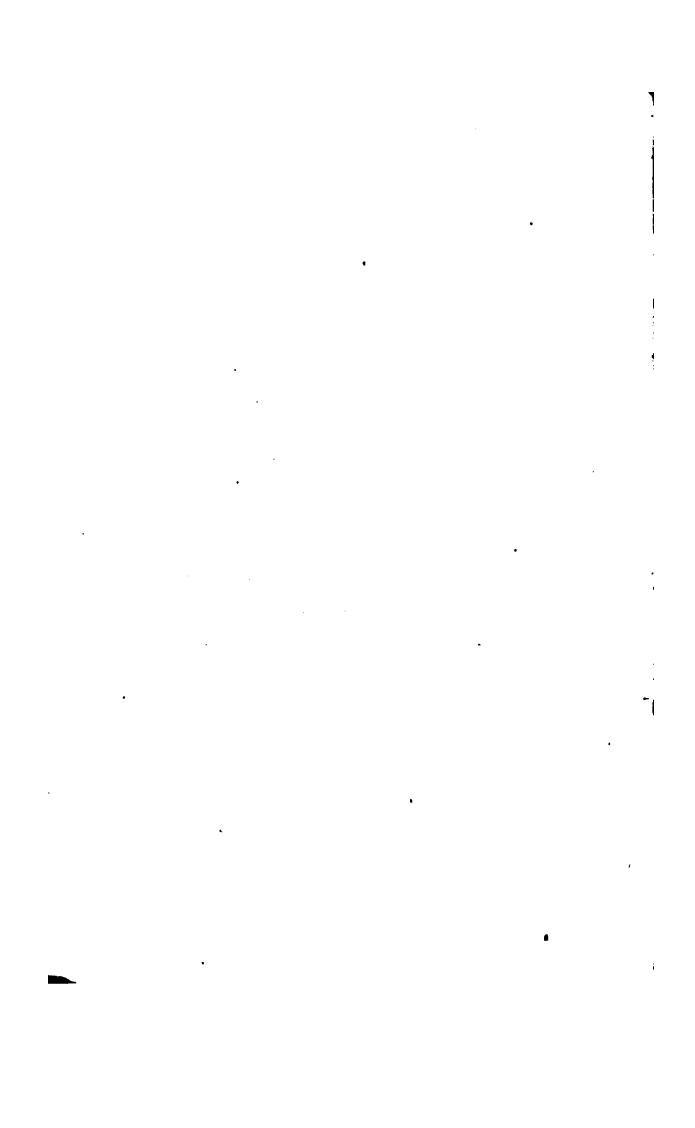
Enfin ils disent qu'en tout cas, si la violence de l'amour est terrible, son peu de durée est ridicule.

Ces quatre points seront les quatre parties de notre recueil.



PREMIÈRE PARTIE.

**L'AMOUR EST UNE MALADIE, UNE FIÈVRE,
UN DÉLIRE.**



I

Écoutons les écrivains de tous les temps, les hommes et les femmes de tous les pays.

« L'amour, — dit l'un, — est beau dans le passé ou dans l'avenir ; dans le présent, c'est maladie. »

Les poètes anciens l'envisageaient souvent ainsi ; témoin la Phèdre d'Euripide, qu'on apportait en scène sur un lit, où elle demeurerait un long temps, comme accablée.

Stobée nous a conservé cet admirable fragment de Sophocle :

« O jeunes gens ! la Cypris n'est pas seulement Cypris, mais elle est surnommée de tous les noms : c'est l'enfer, c'est la violence irrésistible, c'est la rage furieuse, c'est le vin tout pur du désir, c'est le cri aigu de la douleur ! Avec elle toute chose sérieuse, paisible, tourne à la violence. Car, dans toute poitrine où elle se loge, aussitôt l'âme se fond. Et qui donc n'est point la pâture de cette déesse ? Elle s'introduit dans la race nageante des poissons, elle est dans l'espèce quadrupède du continent ; son aile s'agite parmi les oiseaux de proie, parmi les bêtes sauvages, chez les humains, chez les dieux eux-mêmes ! Duquel des dieux cette lutteuse ne vient-elle pas à bout au troisième effort ? S'il m'est permis (et il est certes bien permis de dire la vérité), je dirai qu'elle tyrannise même la poitrine de Jupiter. Sans lance et sans glaive, Cypris met en pièces, d'un seul coup, tous les desseins des mortels et des dieux. »

La poésie indienne, aussi bien que la la poésie

grecque ou latine, présente, la plupart du temps, l'amour comme une fièvre.

Dans le drame de *Vicrâma et Ourvâsi*, Pourouravas parle comme Phèdre, comme Sappho, ou comme Didon.

MANAVA.

« Les rayons de la lune sont chargés d'ambrosie; ne sentez-vous pas quelque soulagement?

POUROURAVAS.

« Leur pouvoir, ou tout autre, est bien faible pour apaiser les souffrances de l'amour. Des lits de fleurs tendres et suaves, le parfum froid et onctueux du santal, des colliers de perles rafraichissantes, ces rayons doux et pacifiques, rien ne peut tempérer la fièvre de mon cœur. »

Que dit Sappho? — La même chose :

« L'amour, qui brise les membres, vient de nouveau m'agiter... Serpent doux et cruel, qu'on ne peut abattre !

» Je retourne mon corps sur ma tendre couche;

» La lune s'est plongée dans la mer ;

» Puis, les Pléiades ; la nuit est à son milieu ;

» L'heure passe ;

» Et je suis couchée solitaire... »

*

« L'amour, — dit Chamfort, — est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé. »

II

André Chénier, paraphrasant Virgile en son ardente bucolique, décrit ainsi le délire monstrueux de Pasiphaé :

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,

O reine ! ô de Minos épouse désolée !

Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,

Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !

Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture,
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants,
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,
De ces vallons, fermez, entourez la retraite !
O craignez que vers lui des vestiges épars
Ne viennent à guider ses pas et ses regards !
Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court... O fureur ! dans les vertes campagnes,
Une belle génisse à son superbe amant
Adressait, devant elle, un doux mugissement :
La perfide mourra, Jupiter la demande,
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur ;
« Sois belle maintenant et plais à mon vainqueur ! »
Elle frappe ; et sa haine, à la flamme lustrale,
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

*

La Phèdre de Racine, faisant allusion au même
sujet :

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

*

Virgile, dans un autre passage, encore tra-

duit par André Chénier, et qu'Alfred de Musset
imitera aussi :

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
Une mère plonge sa main dénaturée,
Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main !
Mère, tu fus impie : et l'amour, inhumain !
Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie !

Louis Ratisbonne, dans un brillant pastiche de
Théocrite et de Virgile :

Déjà la mer se tait : au sein de la nature
Tout dort ; le chagrin seul veille au cœur et murmure.
L'amour me brûle encor pour l'ingrat suborneur
Qui m'a promis l'hymen et m'a ravi l'honneur.
Ah ! quel que soit l'objet que son cœur me préfère,
Vénus, éteins soudain sa flamme passagère !
Et vous, charmes vainqueurs, magique enchantement,
Philtres, ramenez moi mon infidèle amant !...
Hélas ! cruel amour, mes prières sont vaines,
Tu bois comme un serpent tout le sang de mes veines !

III

Le livre des *Proverbes*, attribué à Salomon, dit :

» L'amour est fort comme la mort. »

*

Et Publius Syrus :

» Nul ne peut échapper ni à la mort ni à l'amour. »

IV

Un des premiers symptômes de cette maladie, c'est qu'elle nous rend incapables de tout travail.

Écoutons encore Euripide et Publius Syrus.

Le premier dans sa *Danaé*, pièce perdue pour nous, disait :

« L'amour est chose oisive, ennemie du travail, occupée de miroirs et de chevelures blondes. »

L'autre, dans ses *Sentences*, s'exprime ainsi :

« L'amour cause une oisiveté inquiète. »

*

Ce mot semble contenir en germe celui de Jean-Jacques :

« Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. »

Et le mot de Rousseau, à son tour, ne semble-t-il pas contenir *Werther* et Byron, *Oberman*, *René*, *Lélia*, toutes les mélancolies modernes ?

*

« De tous les sentiments, dit Henri Beyle, l'amour est celui qui a le plus grand besoin de loisir, et qui nous rend le plus incapables de toute occupation raisonnable et suivie. »

*

Cela revient à dire avec Balzac, notre contemporain :

« L'amour a horreur de tout ce qui n'est pas lui-même. »

« Il faut, dit-il encore, être très-riche pour aimer, car l'amour annule un homme. »

*

Si l'amour cause l'oisiveté, réciproquement, dit-on, l'oisiveté dispose à l'amour.

« Plus les femmes sont oisives, a dit un moraliste, plus leur cœur est occupé. »

Pythagore sans doute fut de cet avis lorsqu'il écrivit cette sentence :

« Le phénix est une femme oisive et sage. »

V

Quoi qu'il en soit, cette maladie ou cette fièvre appelée amour, non seulement brise les

forces, mais trouble l'esprit, ravage le cœur.

Voilà pourquoi, suivant un autre « il y a si peu de différence entre l'amour et la douleur, que l'un et l'autre s'expriment de même, c'est-à-dire par des larmes. »

•

Didon, appelant à son aide, au milieu du silence de la nuit et du repos universel, Anna, sa sœur, sa chère confidente, verse dans son sein des plaintes semblables à celle de Sappho et de Pourouravas.

•

De même gémit Lélia.

•

De même aussi une des tristes et charmantes héroïnes de madame d'Abouville :

« Elle regardait la nuit, et s'abîmait dans ses pensées. Elle ne comprenait pas le calme des choses en présence de l'agitation de son âme. Elle se disait : Avec la même impassibilité la nuit passe donc sur l'univers entier ? Rien ne trouble l'aspect de sa voûte immense, qu'elle s'étende sur les heureux de ce monde, ou sur les

infortunés dont le cœur est déchiré; elle est le silence éternel, le repos éternel ! »

« Qu'y a-t-il dans l'amour, dit notre Balzac, pour que, nonobstant ses délices secrètes, on soit accablé de chagrin? »

George Sand :

« Les larmes amères que répandait Valentine brisèrent le cœur de Louise.

« Hélas ! dit-elle, pâle et consternée, le mal est donc aussi grand que je le craignais ? Vous aussi, vous voilà malheureuse à jamais !

« — A jamais ? dit Valentine épouvantée. Avec la volonté de guérir et l'aide du ciel...

« — On ne guérit pas, reprit Louise d'un ton sinistre, en mettant ses deux mains sur son cœur sombre et désolé. »

VI

Jean-Paul Richter a dit bizarrement :

« Les peines d'un amour non partagé encore,

et plus tard les chagrins d'une séparation, sont comme les dents, qui nous font souffrir lorsqu'elles poussent et lorsqu'on les arrache. »

VII

Alfred de Musset :

« L'amour est une divinité jalouse qui s'irrite dès qu'on cesse de la craindre ; et on aime quelquefois seulement parce qu'on a promis de ne pas aimer. »

VIII

Diderot, dans l'Encyclopédie, au mot *Amour* :

« *Amour* ou *Cupidon*, Dieu du paganisme, dont on a raconté la naissance de cent manières

différentes, et qu'on a représenté sous cent formes diverses, qui lui conviennent presque toutes également. L'amour demande sans cesse; Platon a donc pu le dire fils de la Pauvreté; il aime le trouble et semble être né du Chaos, comme le prétend Hésiode : c'est un mélange de sentiments sublimes et de désirs grossiers; c'est ce qu'entendait apparemment Sappho, quand elle faisait l'Amour fils du ciel et de la terre. Je crois que Simonide avait en vue le composé de force et de faiblesse qu'on remarque dans la conduite des amants, quand il pensa que l'Amour était fils de Vénus et de Mars. Il naquit, selon Alc-méon, de Flore et de Zéphire, symboles de l'inconstance et de la beauté. Les uns lui mettent un bandeau sur les yeux, pour montrer combien il est aveugle; et d'autres, un doigt sur la bouche, pour marquer qu'il veut de la discrétion. On lui donne des ailes, symboles de légèreté; un arc, symbole de puissance; un flambeau allumé, symbole d'activité. Dans quelques poètes, c'est un dieu ami de la paix, de la concorde et de toutes les vertus; ailleurs, c'est un dieu cruel, et père de tous les vices; et, en effet, l'amour est tout cela, selon les âmes qu'il domine. Il a même plusieurs de ces caractères successivement dans la même âme. Il y a des amants qui nous

le montrent dans un instant fils du ciel, et, dans un autre, fils de l'enfer. L'amour est quelquefois encore représenté tenant par les ailes un papillon qu'il tourmente et qu'il déchire ; cette allégorie est trop claire pour avoir besoin d'explication. »

La Fontaine :

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance;
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici,
(C'est un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux ;
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance :

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris !

Les dieux en furent étourdis,

Et Jupiter, et Némésis,

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.

Elle représenta l'énormité du cas :

Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas ;

Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.

Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'intérêt du public, celui de la partie,

Le résultat enfin de la suprême cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

*

On a dit d'après Shakspeare :

Ce petit aveugle aux pieds nus,

Ce malin bâtard de Vénus,

Dont la main perfide et rusée

Déchire votre âme abusée,

Avec ses flèches pour soutiens

Nuit et jour partout fait sa ronde,

Crevant les yeux de tout le monde

Parce qu'il a perdu les siens.

*

Chamfort :

« Un homme amoureux, qui plaint l'homme
raisonnable, me paraît ressembler à un homme

qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire. »

*

Mademoiselle de Scudéry :

« L'inclination est une chose affective où la raison n'a point de part ; car il se trouve quelquefois que la raison veut une chose, et notre inclination une autre ; et, quoique nous connaissions que ce que nous aimons est moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laissons cependant pas de l'aimer. Mille effets prodigieux de cette inclination aveugle en prouvent évidemment la force. On a vu des hommes de grand esprit aimer des femmes qui n'en avaient point, et des femmes de beaucoup de mérite favoriser des hommes méprisés de tout le monde, tandis qu'elles en méprisaient d'autres qui étaient dignes d'estime. »

*

Chamfort :

« Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disait M..., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : « M..., je l'aime beaucoup, je l'aime de tout mon cœur, etc. » Autrefois, ajoutait-il, quand j'étais jeune, elles disaient :

« M..., je l'estime infiniment, c'est un jeune homme bien honnête. »

*

« Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé combien de fois ? » demanda le père. »

*

Agésilas, avec sa brièveté lacédémonienne :
« La prudence et l'amour ne peuvent aller ensemble. »

*

La Fontaine, heureusement un peu plus causeur, a fait une bien jolie fable là-dessus ; c'est celle qui est adressée à mademoiselle de Sévigné :

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquit toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître !
Heureux qui peut ne le connaître

Que par récits, lui, ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir !
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré.
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.

Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et, pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

Alfred de Musset :

« Il y a une justice à rendre à l'amour, c'est que, plus les motifs qui le combattent sont forts, clairs, simples, irrécusables, en un mot, moins il a le sens commun, plus la passion s'irrite, et plus on aime. C'est une belle chose sous le ciel

que cette déraison du cœur ! sans elle, nous ne vaudrions pas grand'chose. »

*

Charles Baudelaire, dans les *Fleurs du mal* :

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

*

« On croit, dit Balzac, qu'Othello, que son cadet Orosmane, que Saint-Preux, René, Werther, et autres amoureux en possession de la renommée, représentent l'amour ! Jamais leurs pères à cœur de verglas n'ont connu ce que c'est qu'un amour absolu ! Molière seul s'en est douté. L'amour n'est pas d'aimer une noble femme, une Clarisse : le bel effort, ma foi ! L'amour, c'est de se dire : Celle que j'aime est une infâme ; elle me trompera, c'est une rouée ; elle sent toutes les fritures de l'enfer ; — et d'y courir et d'y trouver

le bleu de l'éther, toutes les fleurs du paradis ! »

.

« Peu m'importe, — s'écriait Marie Stuart, éprise de Bothwell, — peu m'importe que je perde pour lui France, Écosse, Angleterre !... Plutôt que de le quitter, j'irais au bout du monde avec lui en jupon blanc ! »

.

Chamfort :

« M... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays ; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle, l'Anglaise une folie, et la Française une sottise. »

.

George Sand, dans *Horace* :

« Les êtres qui nous inspirent le plus d'affection ne sont pas toujours ceux que nous estimons le plus. »

IX

Toutes les passions sont tyranniques, toutes sont ennemies de la raison ; mais l'amour est la plus insensée et la plus tyrannique de toutes.

C'est pourquoi *la Belle Alphrède* de Rotrou, d'après celle de Lope de Vega, le maudit ainsi :

Qui n'a jamais senti la force de ses armes,
Le voyant en autrui, le trouve plein de charmes ;
Il tient tout au-dessous du bonheur des amants,
Et ne croit point de biens si doux que leurs tourments.
Ainsi, qui voit le feu préfère à toutes choses
L'aimable pureté de sa couleur de roses,
Rien n'est à ses regards ni plus beau ni plus cher ;
Mais qu'il les dément bien s'il ose en approcher !
Quel si cruel serpent, quel monstre si farouche
Avec moins de pitié dévore qui le touche ?
Il s'attache, s'accroît, force, vole, s'étend ;
Il faut que tout lui cède, et rien ne s'en défend,
Tel est ce dieu cruel, ce tyran de nos âmes ;
Telles plaisent aux yeux et telles sont ses flammes :
Depuis que ses attraits ont vaincu nos mépris,
Et qu'il s'est fait passage en de jeunes esprits,

Il faut que tout se rende à sa force indomptable ;
Il n'est tigre plus fort, lion plus redoutable ;
Il n'épargne tourments, gênes, flammes, ni fers ;
Il passe en cruauté la mort et les enfers ;
Il presse, oppresse, brûle, étouffe, désespère,
Fait naître pleurs, soupirs, sanglots, plaintes, colère ;
Fait souhaiter la mort et mépriser le jour,
Et, tout amour qu'il est, il n'a rien moins qu'amour.

*

« O malheureuse jeunesse ! s'écrie Télémaque, ô dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie ou de fièvre ardente ? Oh ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul ! la mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois. »

*

Samson, dans un opéra de Voltaire, s'écrie de même :

Amour ! tyran que je déteste !
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas !
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeste !

*

L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne...

*

Et, dans une tragédie du même poète, Coucy
dit à Vendôme :

On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce,
C'est sur n^{os} lâchetés qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'âme d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

*

Le Rosaran de Rotrou, dans la comédie intitulée *Agesilan de Colchos*, provoque ainsi l'Amour, flamberge au vent :

Tyran des volontés, dieu de fer et de flammes,
Enfant malicieux, petit bourreau des âmes,
Maître le plus cruel qui respire le jour,
Peste de mon repos, et pour tout dire : 'Amour !
Quelle soumission, quel devoir, quel hommage,
Quel injuste tribut veux-tu de mon courage ?

Par quel secret pouvoir engages-tu ma foi ?
Fais révéler tes lois aux enfants comme toi !
Ou, si mon mal te plait, au moins fais-toi connaître :
Tu blesses lâchement, tu frappes sans paraître,
Tu n'oses éprouver la valeur d'un mortel,
Tu te rends invisible, — et ton renom est tel !
Plût au ciel d'accorder ma généreuse envie,
De nous voir main à main disputer de la vie !
Combien je vengerais de malheureux amants,
Et que ta mort plairait à leurs ressentiments !

Un poète plus ancien, poussant encore plus loin
les métaphores, disait en parlant de l'Amour :

Mon pauvre cœur, hélas ! lui sert d'enclume ;
Mes soupirs, de soufflet ; mon foye, de fourneau ;
Pour arroser son feu, mes pleurs lui servent d'eau...

Et ailleurs, s'adressant à *Idée*, sa maîtresse :

Ton cœur, *Idée*, est la dure galère
Où l'amour fait ma pauvre âme ramer ;
Deuil est la rame, et mes pleurs sont la mer ;
Soin est la chaîne, et mon cœur le forçait ; (*forçait*)
Ta rigueur est ce cruel commissaire
Qui à grands coups de nerf vient l'entamer...

Olivier de Magny nous a laissé ce joli sonnet :

Vos célestes beautés, dame, rendez aux cieux,
Et aux Grâces rendez vos grâces immortelles,
Et rendez vos vertus aux neuf doctes pucelles,
Et au soleil rendez les rais de vos beaux yeux ; (*rayons*)

Rendez, dames, rendez votre ris gracieux,
Et de votre beau sein les pommettes nouvelles,
A la mère d'amour, qui les fait ainsi belles
Afin d'enamourer les hommes et les dieux ;

Rendez à Cupidon son arc et ses sagettes,
Dont vous faites si bien les personnes sujettes ;
Et puis, ayant rendu ces divines beautés

Et toutes ces vertus d'où vous les avez prises,
Vous verrez qu'en rendant ces grâces tant exquises,
Vous vous trouverez seule avec vos cruautés.

Balzac :

« Dans l'amour, les plus horribles crimes se commettent d'âme à âme sans témoins, et il est dans l'intérêt de l'assassiné de se taire. L'amour a donc son code à lui, sa vengeance à lui. Le monde n'a rien à y voir. »

*
« En général, les femmes ont une foi particulière, une morale à elles. Elles croient à la moralité de tout ce qui sert leurs intérêts et leurs passions. »

X

Madame de Staël :

« Les passions ont un air d'indépendance, et, dans le fait, il n'est point de joug plus asservissant. »

XI

Pascal :

« Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est « un je ne

sais quoi » (Corneille) ; et les effets en sont effroyables. Ce ne je sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Lenez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

François-Victor Hugo, dans *la Normandie inconnue* :

« Le mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn eut des conséquences incalculables. Jamais ce je ne sais quoi, qui s'appelle l'amour, n'eut des effets, je ne dirai pas plus effroyables, mais plus extraordinaires. Pascal a dit : « Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Ce que Pascal a dit du nez de Cléopâtre, on pourrait le dire à plus forte raison du nez d'Anne de Boleyn. Si Cléopâtre n'avait pas été si belle, Antoine n'en fût pas devenu si amoureux; il n'eût pas pour elle délaissé Octavie, et ne se fût pas fâché avec Octave. La bataille d'Actium n'aurait pas eu lieu, et le vainqueur d'Actium n'aurait pas été proclamé Auguste et Impérator, et n'aurait pas commencé cette désastreuse ère des Césars. On ne peut donc se dissimuler que la beauté de Cléo-

pâtre ait eu des effets effroyables sur le monde ancien. Mais l'influence de la beauté d'Anne de Boleyn sur les destinées du monde moderne n'a pas été moins grande, quoiqu'elle soit loin d'avoir été aussi funeste. Si Anne de Boleyn n'avait pas été si belle, Henri VIII ne l'aurait pas épousée ; il n'aurait pas répudié Catherine d'Aragon ; il n'aurait pas rejeté la suprématie du pape, chassé le clergé catholique, détruit les couvents ; il n'eût pas été le père d'Élisabeth et il n'eût pas jeté l'Angleterre dans le protestantisme. Si, grâce à ce mariage, l'Angleterre n'était pas devenue protestante, la cause de la Réforme eût été perdue dans les Pays-Bas, en Suisse et en Allemagne ; il n'y aurait pas eu de Hollande protestante, de Prusse protestante ni d'États-Unis protestants. La cause de la Réforme étant perdue, la cause de la révolution n'eût même pas pu être plaidée. Et, au lieu de l'univers moderne libre-penseur, nous aurions à l'heure qu'il est un univers dont le concile de Trente serait l'assemblée représentative, et le pape le président. Heureusement donc, et bien heureusement, le nez d'Anne de Boleyn n'était pas trop court, et Henri l'épousa. »

Balzac :

« Si les filles voulaient dire la vérité, on serait bien étonné de ce qui les amourache. »

Une femme disait de son amant :

« Quel bonheur ! il n'a pas une idée ! »

Alfred de Musset :

Or, si d'aventure on s'enquête
Qui m'a valu cette conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille
Et des bonbons à la vanille,
Par un beau soir de carnaval.

Madame de Sévigné :

« Nous vîmes danser, l'autre jour, le fils de ce sénéchal de Rennes qui était si fou, qui a eu tant d'aventures. Le fils est fait à peindre ; il a vingt ans ; il a épousé à la hâte la fille d'un président à mortier de ce pays, parce que la première chose qu'elle fit, après l'avoir envisagé, ce fut

d'être grosse; de sorte qu'elle fut mariée, et accoucha six semaines après. Elle est ici, et croit que, pourvu que l'on voie son mari, on ne peut l'en blâmer. Il est vrai qu'en le voyant danser, il faut être de l'avis de sa femme. Imaginez-vous un homme d'une taille toute parfaite, d'un visage romanesque, qui danse d'un air fort noble, comme Pécour, comme Favier, comme Saint-André, tous ces maîtres lui ayant dit : « Monsieur, nous n'avons plus rien à vous montrer, vous en savez plus que nous. » Il danse ces belles chaconnes, les folies d'Espagne, mais surtout les passe-pieds avec sa femme, d'une perfection, d'un agrément qui ne peut se représenter; point de pas réglés, rien qu'une cadence juste, des fantaisies de figures, tantôt en branle comme les autres, et puis à deux seulement comme des menuets; tantôt en ne mettant pas les pieds à terre. Je vous assure, ma fille, que vous qui êtes connaisseuse, vous auriez été fort divertie de l'agrément de cette sorte de bal. Madame de Chaulnes, qui a bien dansé dans son temps, en était hors d'elle, et disait n'avoir rien vu qui ressemblât à cela. J'avais auprès de moi un homme qui a bien de l'esprit : que ne dûmes-nous pas pour justifier cette fille, et sur la perfection de ce ménage du côté de la danse ! »

*

Thomas Corneille, dans *Ariane* :

Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît, on se laisse enflammer :
D'un aveugle penchunt le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, et rend un cœur sensible ;
Et, par une secrète et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.

*

Chamfort :

« Madame de C... disait à M. B... : « J'aime en vous... — Ah ! Madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu ! »

*

Laurent-Jan :

« Quand un fruit mûr se détache de l'arbre, demande-t-on jamais pourquoi ? Eh bien ! il en est ainsi de l'amour des jeunes filles : quand il est mûr dans leur cœur, il faut qu'il tombe, et tant mieux alors pour celui qui se trouve dessous. »

*

Sénancour :

« On a toute la candeur de la jeunesse, on a tous les désirs de l'inexpérience, et les besoins d'une vie nouvelle, et l'espérance d'un cœur

droit. On a toutes les facultés de l'amour, il faut aimer; on a les moyens du plaisir, il faut être aimé. On se figure un homme pour qui tout commence : il est jeune et impatient de vivre; il est plein d'espoir et beau d'inexpérience. C'est une justice de lui consacrer fraîcheur, grâce, légèreté, noblesse, expression heureuse, tout ce qu'on sait bien avoir en soi. L'on entre dans la vie; qu'y faire sans amour? Pourquoi l'harmonie de ces mouvements, cette décence voluptueuse, cette voix habile à tout dire, ce sourire fait pour entraîner, ce regard si propre à changer le cœur de l'homme? Pourquoi cette délicatesse du cœur et cette sensibilité profonde? L'âge, le désir, les convenances, l'âme, les sens, tout le veut, c'est une nécessité, tout exprime et demande l'amour.: cette main formée pour les plus douces caresses, cet œil dont les ressources sont inconnues s'il ne dit pas : Je consens à être aimée; ce sein qui sans amour est immobile, muet, inutile, et qui se flétrirait un jour sans avoir été divinisé; ces formes, ces contours qui changeraient sans avoir été connus, admirés, possédés; ces sentiments si tendres, si vastes, si voluptueux et si grands, l'ambition du cœur, l'héroïsme de la passion ! Cette loi délicieuse que la loi du monde a dictée, il faut la suivre. Ce

rôle enivrant que l'on sait si bien, que tout rappelle, que le jour inspire et que la nuit commande, quelle femme jeune, sensible, aimante, imaginera de ne le point remplir ? Aussi ne l'imagine-t-on pas. Les cœurs justes sont les premiers vaincus. Plus susceptibles d'élévation, comment ne seraient-ils pas séduits par celle que l'amour donne ? Ils se nourrissent d'erreur, en croyant se nourrir d'estime ; ils aiment un amant parce qu'ils ont aimé la vertu ; ils sont trompés par des misérables, parce que, ne pouvant aimer qu'un homme de bien, ils croient réellement tel celui qui se présente pour réaliser leur chimère. L'énergie de l'âme, le besoin de montrer de la confiance, celui d'en avoir ; des sacrifices à récompenser, une fidélité à couronner, un espoir à entretenir, une progression à suivre ; l'agitation, l'intolérable inquiétude du cœur et des sens ; le désir si louable de commencer à payer tant d'amour ; le désir non moins juste de resserrer, de consacrer, de perpétuer, d'éterniser des liens si chers ; d'autres désirs encore, certaine crainte, certaine curiosité, des hasards qui l'indiquent, le destin qui le veut, tout livre une femme aimante dans les bras du Lovelace. Elle aime, il s'amuse ; elle se donne, il s'amuse ; elle jouit, il s'amuse ; elle rêve la durée, le bonheur,

le long charme d'un amour mutuel ; elle est dans les songes célestes ; elle voit cet œil que le plaisir subjugué, elle voudrait donner une félicité plus grande ; mais le monstre s'amuse, et elle dévore une volupté terrible. Le lendemain, elle est surprise, inquiète, rêveuse ; de sombres pressentiments commencent les peines affreuses d'une vie d'amertume. Estime des hommes, tendresse paternelle, douce conscience, fierté d'une âme pure, paix, fortune, honneur, espérance, amour, tout a passé. Les belles heures ont péri ; les souvenirs même en seront amers. Il ne s'agit plus de s'avancer dans les illusions, dans l'amour et la vie, il faut repousser les songes et user de longs jours fatigués des lenteurs de la mort. Femmes sincères et aimantes, belles de toutes les grâces extérieures et des charmes de l'âme, si faites pour être purement, tendrement, constamment aimées !... n'aimez pas. »

Charles Baudelaire, dans les *Fleurs du Mal* :

DON JUAN AUX ENFERS.

Quand Don Juan descendit vers l'onde souterraine,
Et lorsqu'il eut donné son obole à Carou,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long gémissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir...
Mais le calme héros courbé sur sa rapière
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

Beyle-Stendhal :

« Quelques âmes trop ardentes ou ardentes
par excès, amoureuses à crédit, si l'on peut
ainsi dire, se jettent aux objets au lieu de les
attendre. Avant que la sensation, qui est la consé-
quence de la nature des objets, arrive jusqu'à
elles, elles les couvrent, de loin et avant de les
voir, de ce charme imaginaire dont elles trou-
vent en elles-mêmes une source inépuisable.

Puis, en s'en approchant, elles voient ces choses, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles les ont faites, et jouissent d'elles-mêmes sous l'apparence de tel objet. Mais, un beau jour, on se lasse de faire tous les frais, on découvre que l'objet adoré ne renvoie pas la balle; l'engouement tombe, et l'échec qu'éprouve l'amour-propre rend injuste envers l'objet trop apprécié. »

XII

Où est la limite précise entre l'amour du cœur et l'amour des sens ?

Qui pourrait le dire saurait aussi bien où est le point qui sépare l'âme et le corps, Dieu et le monde.

« Pour une femme très-délicate et très-fièrre, — dit Balzac, — peut-être y a-t-il quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. N'est-ce pas avouer que les sens sont les trois quarts de l'amour, qui doit être divin ? »

Pour Montaigne, ce n'est pas assez de dire les trois quarts :

« Or donc, laissant les livres à part et parlant plus matériellement et simplement, je trouve, après tout, — dit-il, — que l'amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance en un sujet désiré, ni Vénus autre chose que le plaisir. »

Dans un autre endroit, son matérialisme s'exprime plus nettement encore ; et ses expressions sont même si brutales qu'on ne peut les citer.

Et Buffon, ce grand esprit :

« En amour, le physique seul est bon. »

Chamfort :

« La marquise de Saint-Pierre était dans une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes sans en avoir jamais aimé une. — « Sans'aimer ! c'est bientôt dit, reprit-elle ; moi, je sais une femme pour laquelle il est re-

venu de trois cents lieues.» Ici, elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

Regnard :

N'êtes vous pas de ceux dont l'usage est connu,
Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu,
A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse,
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
Exhaler les transports de leurs brûlants désirs,
Et pousser des hoquets en guise de soupirs ?
De nos jeunes seigneurs c'est assez la manière...

Fontenelle :

« Je suis (criait jadis Apollon à Daphné,
Lorsque, tout hors d'haleine, il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il était orné),

» Je suis le dieu des vers, je suis bel-esprit-né... »
Mais les vers n'étaient point ce qui charmait la belle.
« Je sais jouer du luth. Arrêtez !... » Bagatelle !
Le luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.

« Je connais la vertu de la moindre racine ;
Je suis par mon savoir dieu de la médecine... »
Daphné fuyait encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : « Voyez quelle est votre conquête !
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais, »
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

*

Sénancour :

« Tout est soumis parmi nous aux nécessités du corps. Les penchants qu'on affecte de trouver honteux, comme si la véritable honte n'était pas de méconnaître sous les divers rapports notre destination, ces premiers penchants sont les seules causes certaines de nos liaisons les plus vantées, lors même que de telles affections n'indiquent pas positivement le but où elles conduisent, lorsqu'elles paraissent ingénieuses et pleines de grâce ou de dignité. »

*

Ninon de L'Enclos :

« Au commencement de leur commerce, deux amants se croient animés des sentiments les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la métaphysique la

plus recherchée ; l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais, suivons-les dans leur liaison, bientôt la nature va reprendre ses droits ; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués, va laisser au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer, et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan qui de bonne foi aura commencé par où ils auront fini. »

*

La même :

« D'abord, un amant ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de lui savoir gré de son désintéressement. Pour obtenir cette bagatelle, il proteste de ne jamais exiger davantage. Et cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise, il baise une main. On le souffrirait d'un autre homme, pourvu qu'on le vît familièrement ; mais, par l'événement, ce qui paraît si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable, en comparaison de ce qu'on avait obtenu le premier jour. »

Sainte-Béuve :

« Quand l'homme au cœur honnête s'aperçoit d'abord qu'il aime un être chaste, défendu, inespérable, il ressent un grand trouble mêlé d'un mystérieux bonheur, et il ne forme certainement alors d'autre désir que de continuer en secret d'aimer, que de servir à genoux dans l'ombre, et de se répandre en pur zèle par mille muets témoignages. Mais cette première nuance, si l'on n'y prend garde, s'épuise dans une courte durée et se défleurt; une autre la remplace. Voici le désintéressement qui cesse. On ne se contente plus d'aimer, de se vouer et de servir sans rien vouloir; on veut être vu et distingué; on veut que l'œil adoré nous devine, et qu'en lisant le motif caché il ne se courrouce pas; Et, si cet œil indulgent n'est pas courroucé, ce nous semble, s'il nous sourit même avec encouragement et gratitude, on se dit qu'il n'a pas tout deviné sans doute; on veut éprouver jusqu'où sa tolérance ira, et se produire devant lui avec le sentiment à nu. Jusqu'à ce qu'on ait proféré sans détour ce mot : « Je vous aime, » on n'est donc pas en repos. Mais dans le premier moment où on le

profère, on ne demande et l'on ne croit désirer autre chose que d'être écouté. Patience ! Le mot a échappé en tremblant ; il est entendu sans trop de colère, il est pardonné et permis. Le cœur de l'amant recommence à se creuser un vide encore. L'aveu, désormais répété à chaque heure, est-il bien saisi dans toute sa force ? est-il simplement toléré, ou serait-il tout bas appuyé ? Comment le savoir, si l'autre aveu n'y répond ? Et voilà, à l'instant, qu'on sollicite cet autre aveu. Oh ! qu'il descende seulement pour tout animer et tout embellir ! Il hésite, on l'attire, on l'arrache comme par l'alle ; il arrive, plus timide et plus palpitant que le premier. On l'apprivoise ; il s'accoutume et chante bientôt avec soupirs. Mais alors ce n'est déjà plus qu'un mot dont on se lasse. Que prouve un mot, si doux qu'il soit ? se dit-on, par ce côté murmurant de la nature qui s'obstine à douter, qui veut en toutes choses toucher et voir. Il faut des preuves. Mais les preuves elles-mêmes ont leur partie légère et réputée insignifiante ; tant qu'elles ne sortent pas de certaines bornes, elles ne sont que complaisance peut-être et un leurre par compassion ; on en réclame de vraiment sérieuses pour se convaincre. Une fois à ce degré, n'attendez plus que confusion et délire. »

*

Madame d'Arconville :

« La première fois qu'une femme aime, elle est timide et embarrassée; à peine ose-t-elle l'avouer; les plus légères faveurs lui paraissent des crimes; elle se les laisse ravir plutôt qu'elle ne les accorde, et elle se les reproche sans cesse; elle voudrait se faire violence et résister à son penchant. Cet état de contrainte tourne au profit de la passion, et elle n'en aime que davantage. La seconde fois, elle est plus libre; ses fautes lui coûtent moins à commettre; elle se livre avec moins de retenue et presque sans remords; elle sent plus l'empire des sens et beaucoup moins celui du sentiment. »

*v

Frédéric Soulié :

« Une femme, dans la pureté de sa vertu, se dit : Jamais je n'accueillerai des propos d'amour. C'est un crime de les accueillir, c'est le plus grand de tous.

» On lui parle d'amour, elle se laisse faire, et se réfugie dans cette résolution : Jamais je n'y répondrai.

» Un chagrin lui vient, une jalousie la prend,

une joie la saisit, et un aveu lui échappe. Alors elle bat en retraite derrière un nouveau rempart où elle se croit à l'abri de tout : — J'ai pu laisser voir que je l'aimais, se dit-elle, mais jamais il n'obtiendra de moi un encouragement ; pas un regard, pas un mot, car c'est alors que je deviendrais vraiment criminelle. Si l'on ne peut dominer les sentiments de son cœur, on reste maître de ses actions ; c'est tout ce que le ciel, tout ce que les hommes peuvent demander à la vertu d'une femme. Non, pas un mot, pas un regard ! Elle ne pense pas alors au rendez-vous, car le rendez-vous... c'est le crime complet.

» Mais, hélas ! le regard échappe, le mot se dit, le rendez-vous s'accorde ; on sent bien un remords, on comprend bien sa faute, mais on court à sa dernière ressource : — Je l'aime, je le sens ; ma tête se perd ; je ne puis vivre si je ne le vois, si je ne l'entends ; mais je mourrai avant d'être à lui... »

*

Ninon de L'Enclos :

« Il n'est pas bien décidé si la dernière faveur est une preuve certaine qu'une femme aime celui à qui elle l'accorde. »

Valmont, venant de séduire la jeune Cécile Volanges, écrit à madame de Merteuil :

« La tendre amoureuse, oubliant ses serments, a cédé d'abord et fini par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches et les pleurs ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étaient vrais ou feints ; mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé dès que j'y ai donné lieu de nouveau. Enfin, de faiblesse en reproche et de reproche en faiblesse, nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre, et également d'accord pour le rendez-vous de ce soir. — Je ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour, et j'étais rendu de fatigue et de sommeil ; cependant j'ai sacrifié l'un et l'autre au désir de me trouver ce matin au déjeuner : j'aime de passion les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci ! C'était un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, et si gros, et si battus ! cette figure si ronde s'était tant allongée ! rien de si plaisant. »

Cécile Volanges, de son côté, écrit à cette même femme, qu'elle croit son amie :

« Ce que je me reproche le plus, et dont pourtant il faut que je vous parle, c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvais. Je ne sais pas comment cela se faisait : sûrement je n'aime pas M. de Valmont, bien au contraire ! et il y avait des moments où j'étais comme si je l'aimais !... Vous jugez bien que ça ne m'empêchait pas de lui dire toujours que non, mais je sentais bien que je ne faisais pas comme je disais ; et ça, c'était comme malgré moi, et puis aussi, j'étais bien troublée ! S'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée. »

*

Et madame de Merteuil répond à l'innocente :

« Vous êtes honteuse, et cela vous gêne ! Eh ! tranquillisez-vous ; la honte que cause l'amour, est comme sa douleur, on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après ; mais on ne la sent plus. »

*

Alfred de Musset, dans *la Confession d'un enfant du siècle* :

« Octave, me dit-il, d'après ce qui se passe

en vous, je vois que vous croyez à l'amour tel que les romanciers et les poètes le représentent; vous croyez en un mot à ce qui se dit ici-bas et non à ce qui s'y fait... La perfection n'existe pas; la comprendre est le triomphe de l'intelligence humaine; la désirer pour la posséder est la plus dangereuse des folies...

» La perfection, ami, n'est pas plus faite pour nous que l'immensité. Il ne faut la chercher en rien, ni la demander à rien, ni à l'amour, ni à la beauté, ni au bonheur, ni à la vertu; mais il faut l'aimer pour être vertueux, brave et heureux autant que l'homme peut l'être.

» Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin, ne devenez pas un ivrogne. Si votre maîtresse est sincère et fidèle, aimez-la pour cela; mais, si elle ne l'est pas et qu'elle soit jeune et belle, aimez-la parce qu'elle est jeune et belle; et, si elle est agréable et spirituelle, aimez-la encore; et, si elle n'est rien de tout cela, mais qu'elle vous aime seulement, aimez-la encore. »

•

Madame de Puisieux :

« Il ne faut pas être trop aimée pour être res-

pectée. L'amour et la vénération ne vont point ensemble. »

Charron :

« C'est une fièvre et une furieuse passion que l'amour charnel, et très-dangereuse à qui s'y laisse transporter ; car où en est-il ? il n'est plus à soi ; son corps aura mille peines à chercher le plaisir ; son esprit, mille gênes à servir son désir ; le désir croissant deviendra fureur. Comme elle est naturelle, aussi est-elle violente et commune à tous. En son action, elle égale et apparie les fous et les sages, les hommes et les bêtes : elle abêtit et abrutit toute sagesse, résolution, prudence, contemplation, et toute opération de l'âme. De là Alexandre connaissait qu'il était mortel, comme aussi du dormir ; car tous deux suppriment les facultés de l'âme. »

Le poète Malherbe ne considérait l'amour que comme une certaine chaleur de foie propre à la jeunesse :

« Je ne saurais nier, — écrit-il dans une lettre à Racan, — que, lorsque j'étais jeune, je



n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens ; mais ce n'a jamais été jusques à pouvoir aimer une femme qui n'eme rendit la pareille. »

*

Saint-Simon, dans ses *Mémoires* :

« Le comte d'Auvergne mourut enfin à Paris. Il ne ressemblait pas mal à un sanglier, et toujours amoureux. »

*

Scarron, dans une nouvelle intitulée *la Précaution inutile* :

« Il était hardi comme un lion, et ne se trouvait jamais seul avec une femme, qu'il ne lui présentât son service. Si on l'agréait, il faisait de son mieux ; si l'on s'en offensait, il se jetait à genoux, et s'appelant, le premier, *Ixion téméraire*, il demandait pardon si spirituellement, et avec tant d'hypocrisie, que l'on lui pardonnait son offense et l'on trouvait bon qu'il offensât encore. »

*

Chamfort :

« L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est

que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. »

Alfred de Musset :

Les vents sont à l'amour, l'horizon est en feu,
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XIII

Montaigne :

« L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintive, plus mineuse et couverte, me plaît. Je ne sais qui, anciennement, digérait, le gosier allongé comme le col d'une grue, pour savourer plus longtemps ce qu'il avalait. Ce souhait est mieux à propos en cette volupté, vite et précipiteuse, surtout à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soudaineté, pour arrêter sa fuite, et l'étendre en préambules.

» Entre eux, tout sert de faveur et de récom-

pense : une œillade, une inclination, une parole, un signe. Qui pourrait dîner de la fumée du rôti, ferait-il pas une belle épargne ? C'est une passion qui mêle à bien peu d'essence solide beaucoup plus de vanité et de rêverie fiévreuse : il la faut payer et servir de même. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser, et à nous piper. Nous faisons notre charge extrême la première ; il y a toujours de l'impétuosité française. Faisant filer leurs faveurs, et les étalant en détail, chacun, jusqu'à la vieillesse misérable, y trouve quelque bout de lisière, selon son vaillant et son mérite. Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui ne gagne que du haut point, qui n'aime la chasse qu'en la prise, il ne lui appartient pas de se mêler à notre école. Plus il y a de marches et de degrés, plus il y a de hauteur et d'honneur au dernier siège. Nous nous devrions plaire d'y être conduits, comme il se fait aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galeries, et plusieurs détours. Cette dispensation reviendrait à notre commodité, nous y arrêterions, et nous y aimerions plus longtemps. Sans espérance et sans désir, nous n'allons plus rien qui vaille : notre maîtrise et entière possession leur est infiniment à craindre ; depuis

qu'elles sont du tout rendues à la merci de notre foi et constance, elles sont un peu bien hasardées : ce sont vertus rares et difficiles. Soudain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles. Et Thrasonidès, jeune homme grec, fut, si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gagné le cœur d'une maîtresse, d'en jouir, pour n'amortir, rassasier et alanguir par la jouissance cette ardeur inquiète, de laquelle il se glorifiait et se paissait.

» La cherté donne goût à la viande. Voyez combien la forme des salutations, qui est particulière à notre nation, abâtardit, par sa facilité, la grâce des baisers, lesquels Socrate dit être si puissants et dangereux à voler nos cœurs.

» C'est une déplaisante coutume, et injurieuse aux dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour malplaisant qu'il soit, et nous-mêmes n'y gagnons guère ! car, comme le monde se voit parti (*partagé*), pour trois belles, il nous en faut baiser cinquante laides : et à un estomac tendre, comme sont ceux de mon âge, un mauvais baiser en surpaye un bon.

» Ils font les poursuivants en Italie, et les transis de celles mêmes qui sont à vendre, et se défendent ainsi : Qu'il y a des degrés en la jouis-

sance; et que par services ils veulent obtenir pour eux celle qui est la plus entière. Elles ne vendent que le corps : la volonté ne peut être mise en vente, elle est trop libre et trop sienne : ainsi ceux-ci disent, que c'est la volonté qu'ils entreprennent, et ont raison. C'est la volonté qu'il faut servir et pratiquer. J'ai horreur d'imaginer mien un corps privé d'affection. »

Ainsi, chez les matérialistes aussi, le spiritualisme, jusqu'à un certain point, reprend ses droits, au sein même de la sensualité.

XIV

Henri Beyle :

« Dans les grandes enfilades de quinze ou vingt pièces extrêmement fraîches et fort sombres, où les femmes italiennes passent leur vie mollement couchées sur des divans fort bas, elles entendent parler d'amour ou de musique

six heures de la journée. Le soir, au théâtre, cachées dans leur loge pendant quatre heures, elles entendent parler de musique ou d'amour.

» Donc, outre le climat, la constitution de la vie est aussi favorable à la musique et à l'amour en Espagne et en Italie, qu'elle leur est contraire en Angleterre.

» Je ne blâme ni n'approuve, j'observe. »

« Tous les amours, toutes les imaginations, prennent dans les individus la couleur des six tempéraments :

Le sanguin, ou le Français, ou M. de Franceuil (Mémoires de madame d'Épinay);

Le bilieux, ou l'Espagnol, ou Lauzun (Peguihen des Mémoires de Saint-Simon ;

Le mélancolique, ou l'Allemand, ou le don Carlos de Schiller ;

Le flegmatique, ou le Hollandais ;

Le nerveux, ou Voltaire ;

L'athlétique, ou Milon de Crotone. »

« Une valse rapide, dans un salon éclairé de mille bougies, jette dans les jeunes cœurs une ivresse qui éclipse la timidité, augmente la con-

science des forces et leur donne enfin l'audace d'aimer. Car voir un objet très-aimable ne suffit pas ; au contraire, l'extrême amabilité décourage les âmes tendres ; il faut le voir, sinon vous aimant, du moins dépouillé de sa majesté. Qui s'avise de devenir amoureux d'une reine, à moins qu'elle ne fasse des avances ?

» Rien n'est donc plus favorable à la naissance de l'amour que le mélange d'une solitude ennuyeuse et de quelques bals rares et longtemps désirés ; c'est la conduite des bonnes mères de famille qui ont des filles. »

Balzac :

« Si les mélancoliques ont besoin du tonique des coquetteries, peut-être les gens nerveux-sanguins, décampent-ils quand la résistance dure trop. L'élégie est aussi essentiellement lymphatique que le dithyrambe est bilieux. La grande question des tempéraments domine, quoi qu'on dise, la société. »

XV

Montaigne :

« J'aimais la façon de l'empereur Tibère, qui se prenait en ses amours autant par la modestie et noblesse que par autre qualité, et l'humeur de la courtisane Flora, qui ne se prêtait à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenait son déduit en la dignité de ses amoureux. Certes les perles et le brocatel y confèrent quelque chose, et les titres, et le train. Au demeurant, je faisais grand compte de l'esprit, mais pourvu que le corps n'en fût pas à dire : car, à répondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautés devait nécessairement y faillir, j'eusse choisi de quitter plutôt la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses. Mais, au sujet de l'amour, sujet qui principalement se rapporte à la vue et à l'attouchement, on fait quelque chose sans les grâces de l'esprit, rien sans les grâces corporelles. C'est le vrai avan-

tage des dames que la beauté : elle est si leur, que la nôtre, quoiqu'elle désire des traits un peu autres, n'est en son point que confuse avec la leur, puérile et imberbe. On dit que, chez le Grand Seigneur, ceux qui le servent sous titre de beauté, qui sont en nombre infini, ont leur congé, au plus loin, à vingt-deux ans. »

XVI

Lebrun :

Phillis n'a point d'esprit, mais sa bouche est si belle
Qu'à celle de Vénus elle peut s'égaliser :
Je ne l'écoute point, quand je suis auprès d'elle,
Mais je la regarde parler.

Chamfort :

« Madame de Takmont, voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'es-

prit, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous n'êtes point aveugle, mais je vous crois un peu sourd. »

J.-J. Rousseau, au commencement de ses *Confessions* :

« Madame de Warens, quand elle moralisait, se perdait quelquefois un peu dans les espaces ; mais, en lui baisant de temps en temps la bouche ou les mains, je prenais patience, et ses longueurs ne m'ennuyaient point. »

Balzac :

« Ces plaisirs, subite révélation de la poésie des sens, constituent le lien vigoureux par lequel les jeunes gens s'attachent aux femmes plus âgées qu'eux ; mais ce lien est l'anneau du forçat, il laisse dans l'âme une ineffaçable empreinte, il y met du dégoût anticipé pour les amours frais, candides, riches de fleurs seulement. »

C'est, dit-on, dans l'âge où les femmes commencent à être moins aimables, qu'elles savent beaucoup mieux aimer.

XVII

Crébillon fils :

« S'il est vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a pour leur sofa bien peu de femmes vertueuses. »

Nous venons de lire dans la *Revue britannique* du mois dernier le fait suivant :

« Un procès, jugé dans la première quinzaine d'août 1857 par les assises de Croydon, est venu révéler la curieuse application de la mécanique à la surveillance des femmes soupçonnées. L'invention n'est pas précisément neuve, puisqu'elle remonte à l'ère mythologique des Grecs; mais, depuis les filets dans lesquels Vulcain prit Mars en flagrant délit chez Vénus, elle était tombée en désuétude. M. Lyle, tapissier de Londres, avait interdit à sa femme de voir son associé M. Herbert, et interdit à celui-ci de voir

mistress Lyle. Afin de vérifier si l'un et l'autre étaient seuls dans leurs chambres respectives , M. Lyle, d'accord avec son témoin, M. Taylor, avait imaginé un appareil qui, par la graduation d'un poids, indiquait le nombre de personnes plus ou moins rapprochées l'une de l'autre sur un canapé ou tout autre meuble destiné aux entretiens tête à tête. Il n'y a que Boccace ou la Fontaine qui pourraient raconter naïvement les détails d'un procès qui a fort divertì les juges et l'audience. Le tribunal a estimé sans doute que, si M. Lyle voulait prendre un brevet d'invention pour son indicateur, il ferait une fortune plus qu'équivalente aux dommages-intérêts réclamés par lui contre M. Herbert. Il ne lui a donc accordé qu'un farthing ou liard anglais, la plus petite fraction de la livre sterling. »

Bonaparte, dans la discussion du divorce, au Conseil d'État, dit un jour :

« L'adultère n'est pas un phénomène, c'est une affaire de canapé : il est très-commun. »

Diderot :

« Madame une telle est accouchée de deux

enfants à la fois. Chaque père aura le sien. »

Crébillon :

« Dahis, à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif, ardent, dévoré de désirs, ne connaissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'était pas un amant; et pour Fatmé, qui ne cherchait pas l'amusement, c'était quelque chose de plus nécessaire. Dahis louait grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisait pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspirait des désirs, croyait toujours être louée assez bien. »

XVIII

Joubert :

« Un peu de vanité et un peu de volupté,

voilà de quoi se compose la vie de la plupart des femmes et des hommes. »

*

« Je me mariaï, — dit madame d'Houdetot, pour aller dans le monde, et voir le bal, l'Opéra et la Comédie. Et je n'allai pas dans le monde, et je ne vis rien, et j'en fus pour mes frais. »

XIX

Suivant Vauvenargues, « la coutume fait tout, jusqu'en amour. »

*

« Il y a des gens, dit La Rochefoucauld, qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. »

XX

Au siècle dernier, une jeune fille mourut d'amour pour Télémaque, fils d'Ulysse.

XXI

Saint-Simon conte un vœu très-singulier que fit le duc d'Albe, dans un désespoir d'amour :

« Louville fut convié de l'aller voir à Madrid. Il le trouva assez malproprement entre deux draps, couché sur le côté droit, où il était sans avoir changé de place ni laissé faire son lit depuis plusieurs mois ; il se disait hors d'état de remuer et se portait pourtant fort bien. Le fait était qu'il entretenait une maîtresse qui, lasse de lui, avait pris la fuite. Il en fut au désespoir, la

fit chercher par toute l'Espagne, fit dire des messes et d'autres dévotions, tant la religion du pays de l'Inquisition est éclairée, et finalement fit vœu de demeurer au lit sans bouger, et sur le côté droit, jusqu'à ce qu'elle fût retrouvée. Il poussa l'extravagance jusqu'à sa mort, sans s'être jamais levé, ni branlé de dessus son côté droit... Homme sage d'ailleurs, sensé et plein d'esprit dans tout le reste. »

XXII

Madame Necker :

« L'amour est un état de guerre continuelle, c'est pour cela sans doute que les termes qui sont le plus en rapport avec lui sont tous militaires : amour vainqueur, amour vaincu, amour invincible, conquête des cœurs, cœurs indomptés, subjuguier un cœur, etc., etc. »

Bellegarrigue :

« Il est interdit à qui que ce soit d'aimer

d'amour sans prendre l'engagement formel de haïr.

» Mais, à ce compte, dirait-on, l'amour serait une atrocité !

» Je n'en disconviens pas.

» L'amour n'est-il pas, en effet, ce qu'il y a sur la terre de plus tyrannique, de plus impitoyable, de plus cruel, de plus atroce ?

» Observez-le dans le plus familier de ses exercices :

» Voici un monsieur qui, dès avant le lever du soleil, se promène à grands pas dans sa chambre en désordre ; ses sourcils couvrent presque entièrement ses yeux fixes, au regard sombre ; les muscles de son visage sont tordus ; ses bras sans contenance agitent un poing fermé, qui tombe de temps en temps avec fracas sur un meuble ; cet homme a l'air de méditer un crime.

» Fatigué de se mouvoir dans cet espace étroit, il s'assied ; mais il ne tient pas en place : le voilà qui reprend sa course. Il passe sa main dans sa chevelure désordonnée, qu'il semble vouloir arracher. Sa poitrine manque d'air ; il ouvre sa croisée et s'y accoude ; il pousse des gémissements sourds, entrecoupés par des paroles inarticulées. Bientôt après, il rentre et s'assied

devant une table; il lit une lettre, puis il se met à en écrire une autre, qu'il n'achève pas, qu'il reprend et qu'il abandonne encore. Sa porte s'ouvre : quelqu'un vient l'avertir que l'heure du déjeuner a sonné. Furieux d'avoir été distrait de ses pensées, il répond brusquement qu'il ne déjeune pas; il accable l'importun d'épithètes désobligeantes.

» Mais le voilà qui s'habille à la hâte, sans prendre le temps ni de se brosser, ni de se peigner, ni de se raser, ni de se cravater. Il sort comme un insensé. Où va-t-il? Il va, coudoyant, condoyé, poussé par les passants qu'il ne voit pas, éclaboussé par les voitures qu'il n'a pas entendues, se poster devant une maison dont il compte les croisées; cette inspection ne l'ayant pas satisfait, il se rend sur les promenades et dans les jardins publics, dont il parcourt, haletant, les allées et les contre-allées. Tout le monde dîne, et lui court encore : il ne dîne pas. Il se précipite dans les salles de spectacle et se querelle avec ceux qu'il renverse. Après avoir parcouru du regard toutes les galeries dans l'attitude d'un homme disposé à provoquer tout le monde, il porte au foyer sa mine hagarde; après, dégringolant les escaliers comme un soldat ivre, il quitte la place, traverse les boulevards avec précipitation et va prendre de nouveau position

devant la maison qu'il inspectait quelques heures auparavant.

» Il élit domicile dans l'embrasure d'un portail, regardant passer et repasser derrière les rideaux toutes les lumières qu'on promène dans la maison qui lui fait face, et attendant que quelqu'un paraisse à la croisée. La soirée se passe, et rien ne paraît. Minuit a sonné, personne ! Il attend jusqu'à une heure, personne encore !...

» Fiévreux, tremblant, enragé, désespéré, il reprend, en vomissant des imprécations, le chemin de son logis ; il écrit une lettre outrageante, et se couche avec la certitude de ne pouvoir fermer l'œil de toute la nuit.

» Jamais forçat a-t-il subi plus d'atrocités ?

» Le lendemain c'est le même train de vie, et chaque jour voit se reproduire les mêmes scènes, jusqu'à ce que ce forcené tombe exténué, ou commette quelque mauvaise action, ce qui est fort ordinaire en pareille occurrence ; car à quoi, je le demande, peut être bon un homme amoureux, si ce n'est à faire le mal ? Parlez-lui de ses affaires, il ne vous écoute pas ! Rappelez-lui ses engagements, il s'en moque ! Invoquez sa générosité à propos d'un fait lamentable : sans pitié pour lui-même, que voulez-vous qu'il fasse à l'égard des autres ? Tout entier à son amour, il est ou

nul ou méchant : méchant, si on l'importune, nul, si on le laisse en paix ; il ne peut donc cesser d'être inutile que pour devenir nuisible.

» Et voilà un état mental qui, de tout temps, a été vanté comme un état résumant la sublimité du caractère humain ! Je trouve que cette opinion est extrêmement flatteuse pour le reste des animaux.

» Mais l'amour a deux termes : après avoir vu comment il opère sur lui-même, examinons de quelle façon il agit à l'égard de son objet.

» La personne qu'on aime passe à l'état de propriété, et n'a aucun droit : plus on l'aime, et plus on l'anéantit. L'être même lui est dénié, car elle n'agit pas de son action, et elle ne pense pas davantage de sa pensée ; elle fait, et elle pense ce que l'on fait et ce que l'on pense pour elle et malgré elle.

» Ainsi les motifs qui l'ont amenée tel jour à tel endroit ne sont pas ceux qu'elle a eus réellement : ce sont ceux qu'on lui suppose.

» Ainsi, encore, la pensée qui a dicté les paroles qu'elle vient de prononcer n'est pas celle qui a traversé son cerveau, mais bien celle qu'on lui prête.

» Vient-elle de bonne heure, c'est une fourberie, car elle devance le temps pour se donner le loisir de tromper.

» Vient-elle à l'heure précise, c'est une ruse mise en usage pour qu'on ne se doute pas de ses menées.

» On ne veut pas qu'elle soit gaie, parce que joie signifie oublier.

» On ne veut pas qu'elle soit triste, parce que l'affliction témoigne des préoccupations coupables.

» On ne veut pas qu'elle soit sereine, parce que la sérénité témoigne de l'indifférence.

» La personne aimée, en un mot, ne fait rien, ne dit rien, ne va nulle part, sans qu'une scène précède, accompagne et suive son action, sa parole ou sa démarche.

» C'est une persécution permanente, une tyrannie perpétuelle, un bagne, un enfer.

» Cette malédiction s'appelle l'amour dans notre pays. J'estime que la haine n'a jamais eu, n'a jamais pu avoir une autre physionomie; et je déclare qu'il faut qu'un peuple ait singulièrement obscurci les notions du droit privé, pour que ses citoyens se trouvent exposés, sans indemnité, à ces dévergondages, dont Dieu me préserve!

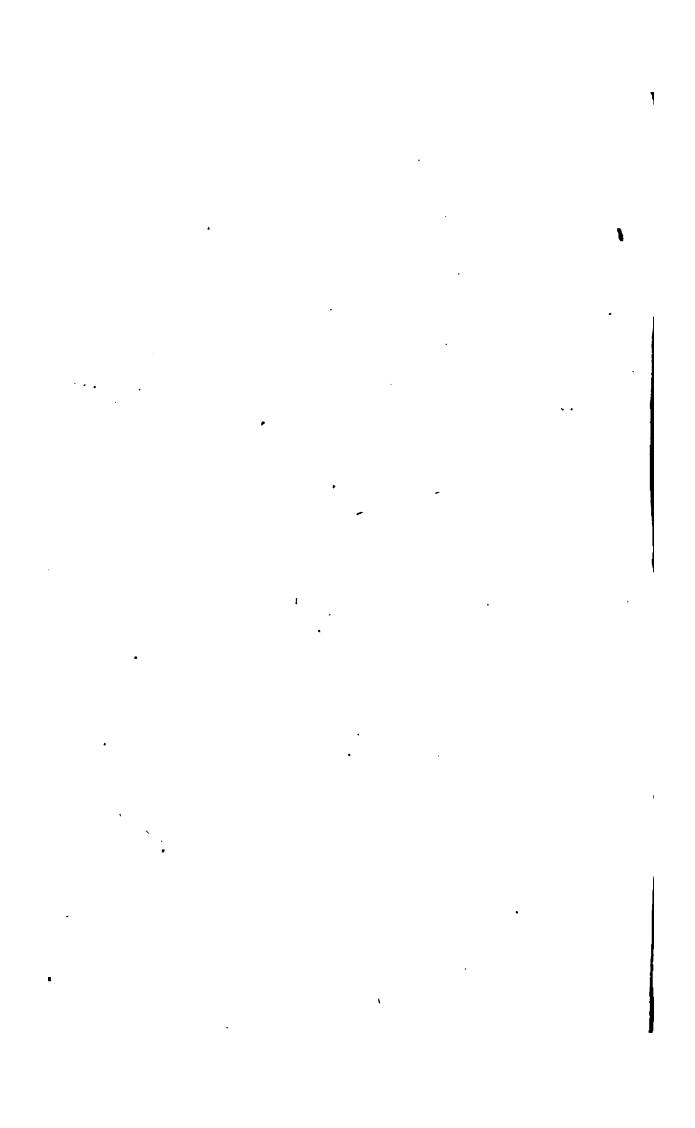
» Les Américains s'en sont fort sensément affranchis, grâce à leurs femmes, dont l'éducation spéciale a eu pour effet d'étouffer dans le Nouveau Monde tous les germes de haine sociale que le souvenir des mœurs européennes y avait pu semer. Or, dès que la haine est éteinte, l'amour est radicalement supprimé, et la société entre dans la période du beau fixe. »

XXIII

Dans *le Purgatoire*, traduit par Louis Ratisbonne, Virgile dit à Dante :

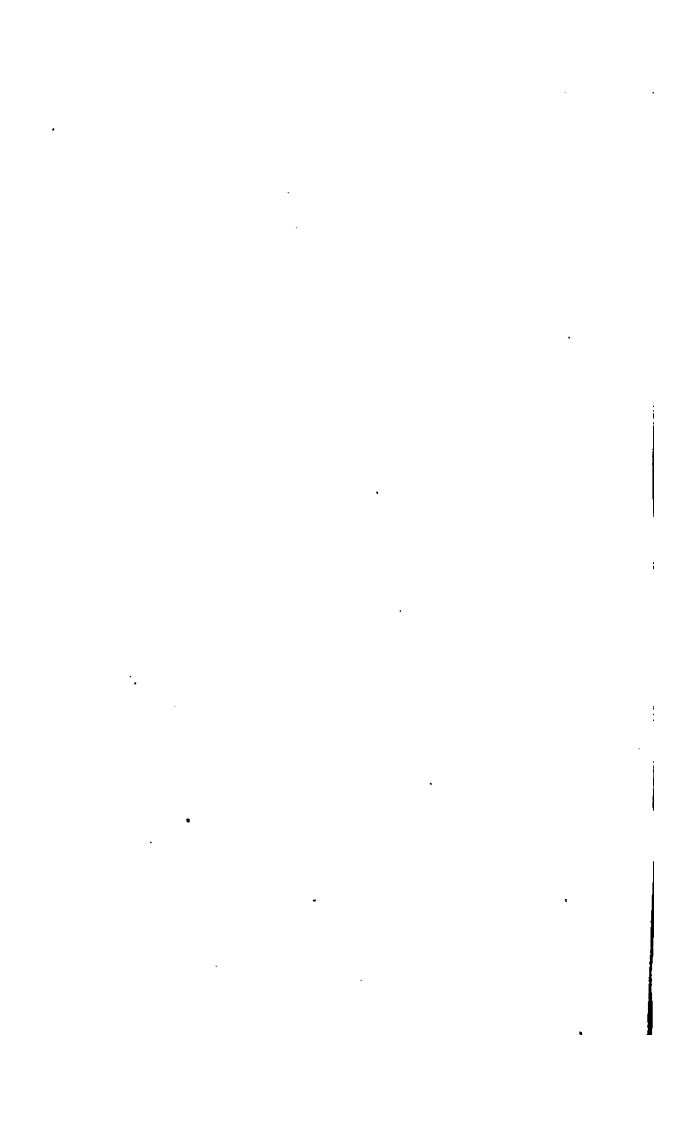
Or déjà tu peux voir combien est illusoire
L'opinion de ceux qui voudraient faire croire
Que tout amour mérite en soi d'être honoré

Pour ce que son essence est bonne par nature.
Car le cachet n'est pas toujours bon d'aventure,
Lors même que la cire est de toute bonté.



DEUXIÈME PARTIE.

L'AMOUR EST UNE PASSION ÉGOÏSTE ET
JALOUSE.



XXIV

George Sand, dans *Indiana* :

« L'amour-propre est dans l'amour, comme l'intérêt personnel est dans l'amitié. »

Alfred de Musset :

« Ne vous arrachez pas les cheveux, et ne parlez pas de vous poignarder parce que vous avez un rival. Vous dites que votre maîtresse vous trompe pour un autre ; c'est votre orgueil qui en souffre ; mais changez seulement les

mots, dites-vous que c'est lui qu'elle trompe pour vous, et vous voilà glorieux. »

La Rochefoucauld :

« Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé. »

« Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour; et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime, qu'à perdre le sien. »

Alphonse Esquiros :

« L'amour, comme on l'entend dans le monde, n'est pas de l'amour; c'est un égoïsme exalté; l'on s'aime dans un autre. »

Helvétius :

« Si l'on aimait son ami pour lui-même, on ne considérerait que son bien-être; on ne lui reprocherait pas le temps qu'il a été sans nous écrire. Apparemment qu'il s'occupe plus agréa-

blement, dirions-nous : je me trouve heureux de son bonheur.

» Mais il y a des amis qui vous rendent d'autant plus malheureux qu'ils vous aiment davantage.

» Les femmes surtout n'aiment que de cette manière. Elles vous boudent, vous querellent, et ne vous voient que pour répandre en votre présence toute la bile que leur a causée votre absence. »

Boufflers :

« L'amour, c'est l'égoïsme en deux personnes. »

Beauchêne :

« Tant qu'on aime une femme, on lui parle beaucoup d'elle ; quand on ne l'aime plus, on lui parle beaucoup de soi. »

XXV

« Aimer et être aimé, dit saint Augustin,

c'était pour moi la plus grande jouissance. — Mais à peine eus-je obtenu d'être aimé, et de jouir en secret et dans un fol enivrement de ce qui avait fait mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes : la jalousie, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs ne me laissaient pas un instant de repos. »

•

La Déjanire de Sophocle, type de l'amour malheureux, s'exprime ainsi :

« Puisses-tu n'apprendre jamais par ton expérience les tourments que j'endure ! Tu ne les connais pas encore : la jeunesse se joue dans les champs fleuris, où ni les ardeurs du soleil, ni la pluie, ni le souffle des vents ne l'émeuvent ; elle ignore la douleur et vit dans les plaisirs, jusqu'au moment où la vierge, devenue femme, prend sa part des soucis qui troublent les nuits et tremble pour un époux ou pour des enfants. »

•

Madame de Maintenon, dans ses instructions à la duchesse de Bourgogne :

« N'espérez pas que votre union vous pro-

cure une paix parfaite ; les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur et avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction. Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances, supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise, et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne que vous règnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais. — N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes ; et vous serez malheureuse si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

» Demandez à Dieu de n'être point jalouse.»

Montaigne :

« La Jalousie est la plus dangereuse condition des femmes, comme, de leurs membres, la tête. »

Balzac :

« La jalousie est une passion éminemment

crédule, soupçonneuse, celle où la fantaisie a le plus d'action ; mais elle ne donne pas d'esprit, elle en ôte. »

De Lévis :

» En amour, il y a plusieurs espèces de jalousie ; la plus rare est celle du cœur. »

XXVI

Shakspeare, dans les *Méprises*, (même idée que les *Ménechmes* ou les *Sosies*) fait dire à Adriana :

Un seul doux rayon de ses yeux rians
Ferait refleurir ma beauté flétrie

LUCIANA, à Adriana.

« L'amour que je réclamaïs pour vous, il me l'a demandé pour lui.

ADRIANA.

Avec quelle raison pressante a-t-il sollicité ta tendresse ?

LUCIANA.

En des termes qui, dans une demande honnête, étaient capables de faire impression. D'abord il a vanté ma beauté, ensuite mon esprit.

ADRIANA.

Lui as-tu répondu sur un ton doux et tendre ?

LUCIANA.

Ayez patience, je vous en conjure.

ADRIANA.

Je ne le puis pas, je ne le veux pas, avoir patience ! Il faut que ma langue se satisfasse, si mon cœur ne le peut pas ! Il est contrefait, vieux et flétri, laid de figure, plus mal fait encore de sa personne, informe et monstrueux en tout, vicieux, ingrat, extravagant, sot et brutal ; disgracié de la nature dans son corps et encore plus pervers dans son âme...

LUCIANA.

Et pourquoi donc être jalouse d'un pareil monstre ? Pleure-t-on un mal qui nous quitte ?

ADRIANA.

Non, mais je pense bien mieux de lui que je n'en parle... Et pourtant je voudrais qu'il fût difforme aux yeux des autres... Le vanneau s'étourdit de ses cris en s'éloignant de son nid. Tandis que ma langue le maudit, mon cœur fait des vœux pour lui ! »

XXVII

La Bruyère :

« Il semble que, s'il y a un soupçon injuste, bizarre, et sans fondement, qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériterait un autre nom. »

« Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion ; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse. »

« Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse ; l'on souffre de la jalousie, et l'on en fait souffrir les autres. »

« Celles qui ne nous ménagent en rien, et ne nous épargnent nulle occasion de jalousie, ne mériteraient de nous aucune jalousie, si l'on se réglait plus par leurs sentiments et leur conduite que par son cœur. »

Félicien Mallefille :

« On répète depuis bien longtemps, comme une vérité incontestable, que la jalousie prouve l'amour. Ce n'est pourtant là qu'un mensonge grossier mis en avant par l'égoïsme des passions, et accueilli par le béotisme de l'opinion publique. Il y a de la jalousie sans amour, comme il y a

de l'amour sans jalousie. La vanité, par exemple, est plus jalouse que l'affection. Elle est jalouse de tout, à propos de tout. La jalousie ne naît pas de l'amour ; elle ne fait que s'y superposer, excroissance monstrueuse et malade. C'est la mousse qui ronge l'arbre. Amour, comble d'abnégation et source de dévouement ! Jalousie, fièvre de personnalité, combinaison de défiance et d'envie ! comment l'un produirait-il l'autre ? Cependant, accrédité par la sagesse si souvent absurde des nations, le préjugé fait loi, doublement fatal dans ses conséquences ! cause d'erreur pour l'ignorance, prétexte spécieux qui déguise le vice. On s'y laisse prendre dans la naïveté du premier âge ; on s'en sert plus tard à bon escient. »

Balzac :

« A moins d'être un ange descendu des cieux, et non l'esprit purifié qui s'y rend, une femme aimante préférerait voir son amant souffrant une agonie, à le voir heureux par une autre ; plus elle aime, plus elle sera blessée. »

P.-J. Stahl a écrit un charmant petit livre *De*

l'amour et de la jalousie, pour prouver que la jalousie n'a pas le sens commun, et que l'on ne saurait être jaloux si l'on aime véritablement.

Thèse discutable, sans doute, et controversable aisément ; *tenson*, que les troubadours et les trouvères ont retourné dans tous les sens dès le douzième siècle de notre ère, et que Molière, au dix-septième, a repris et développé en toute occasion, Molière, ce grand cœur, rempli de tendresse et dévoré de jalousie !

C'est, par exemple, sur ce débat que roule toute la quatrième scène du deuxième acte des *Fâcheux*. Climène, la jalouse, et Orante, son amie, qui est de la même opinion que Stahl, prennent Éraste pour arbitre.

CLIMÈNE lui dit

Qu'enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

ORANTE soutient :

Qu'enfin l'on voit l'ardeur dont une âme est saisie
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMÈNE.

Et c'est mon sentiment que, qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fil ne me parlez point pour être amants, Climène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine...

Et il développe cette idée en seize vers.

A quoi Climène répond, entre autres choses :

Un amour si tranquille excite mon courroux !
C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme...

Éraste, pour donner raison à l'une et à l'autre
et ne donner tort à aucune des deux, conclut
ainsi :

Le jaloux aime plus et l'autre aime bien mieux.

Avant les *Fâcheux*, la même année 1661,
Molière avait écrit une comédie héroïque et peu
amusante, il faut l'avouer, puisque aussi bien
elle est la seule, entre toutes ses comédies, dont

on puisse dire rien de tel ; elle s'appelle *Don Garcie de Navarre, ou le Prince jaloux*, et c'est le développement en cinq actes de la même thèse.

En voici seulement quelques vers pris çà et là.

Au premier acte, Élise dit à *Done Elvire*, qui se plaint de la jalousie de *Don Garcie* :

Ah ! d'autres chériraient ce qui fait votre plainte !
De jaloux mouvements doivent être odieux
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux ;
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes ;
C'est par là que son feu se peut mieux exprimer ;
Et, plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.

Au deuxième acte, c'est le prince jaloux lui-même qui plaide auprès d'*Elvire* la cause de sa passion :

Ah ! madame, excusez un amant misérable
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin peut-il être une âme bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Moins en mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer.

Et un peu après :

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour il l'excuse lui-même.

Il confond donc bien et dûment l'amour avec la jalousie.

Stahl soutient la thèse contraire. C'est un grand tort, à son avis, d'avoir prétendu faire de l'amour une passion.

« Non, l'amour n'est point une passion. Le mot passion n'est que le synonyme du mot besoin. Aussi doit-on être plus touché du plus petit sentiment qu'on inspire, que de la plus violente passion qu'on allume. La fin de toute passion est une satisfaction égoïste et personnelle ; la fin du plus léger battement d'un cœur amoureux est une pensée de dévouement. L'amour qui n'embellit pas l'âme n'est pas de l'amour. »

Quoi qu'il en soit, après la théorie, qui est, à tout le moins, très-ingénieuse et très-spirituelle, viennent les exemples à l'appui. Il y a un certain chapitre : *Ce que c'est qu'un jaloux*, qui est une analyse morale d'une vérité saisissante. L'au-

teur paraît connaître son sujet par expérience personnelle, et c'est sans doute parce qu'il a été mordu de la jalousie qu'il ne l'aime pas. Il traite cette matière avec plénitude, il la possède si bien, qu'on l'en croit possédé. On s'imagine lire un La Bruyère du dix-neuvième siècle :

« Vous ne pouvez faire un pas, dit-il, que le soupçon de l'homme jaloux ne vous suive. Et si ce n'était que ses soupçons ! mais il n'est nulle part où il ne prétende vous accompagner de sa personne. Comme les habitants d'un pays dont parle saint Augustin, lesquels, n'ayant qu'une jambe, ne pouvaient marcher que deux par deux, le jaloux ne comprend pas qu'on marche jamais seul.

« Est-ce bien à l'église que vous étiez ? et à quelle place ? Vous avez été au bain : bizarre idée par le temps qu'il fait ! Vous revenez des Tuileries ? le sot endroit ! vous y enrhumerez votre fille, si vous ne l'y rôtissez pas ! »

» A bout de patience, vous vous retirez dans votre appartement, et le laissez seul avec votre enfant. Il hésite un instant ; puis bientôt, prenant l'innocente créature sur ses genoux, la honte et la sueur au front : « Chère petite,

qu'as-tu fait aujourd'hui ? où as-tu été avec ta maman ? »

» Allez-vous dans le monde ? avez-vous été au bal de madame A. ? « Vous avez trop parlé à M. B. ; M. B. est un fat ; il en prendra avantage, de façon à nuire à votre réputation. »

» Vous n'avez rien dit à M. C. : il paraît que vous n'avez plus rien à lui dire ; il faut être bien d'accord pour ne se pas même aborder une fois pendant une nuit tout entière. Vous avez valsé avec le général D. : il faut espérer que cette valse sera la dernière. Vous avez polké, vous ne polkerez plus : un temps ne peut manquer de venir où une honnête femme n'osera convenir qu'elle a aimé la polka. Et d'ailleurs, pourquoi dansez-vous ? Croyez-vous qu'il soit gai de voir la femme qu'on aime emportée par le premier venu aux sons d'un orchestre endiable ? Dites que vous êtes malade, pardieu ! dites que vous avez la goutte. Vous n'avez que vingt ans ? la belle réponse ! tout le monde sait que votre père en souffre depuis trente ans, vous la tenez de lui ; vous avez bien son nez, à votre père ! » Et encore : « M. E. étalait à sa boutonnière une fleur pareille à celles qui composaient votre bouquet ; qu'en avez-vous fait de votre bouquet ? »

Et puis : « Vous avez laissé tomber deux fois votre mouchoir. » Et puis : « Ne pouvez-vous garder votre éventail en dansant ? cela était convenu sans doute avec votre cousin qu'il s'en constituerait le gardien ! Vent-il votre mort, votre cousin ? il vous a apporté cinq glaces, je les ai comptées..... »

« Mais, mon ami, il les a mangées toutes les cinq. »

« Soit, mais ce qu'il vous a dit chaque fois qu'il vous les a offertes, ces glaces, l'a-t-il mangé aussi ? »

Rien de plus vif, de plus amusant, de mieux dialogué. Cela est d'excellente comédie.

Et maintenant voici du drame. C'est la prière d'une femme jalouse. Qu'on se figure ce morceau dit par une grande actrice. Il contient des traits si réels et si poignants, qu'on a peine à croire qu'il ne soit qu'une simple fantaisie littéraire. Balzac aussi a de ces pages, par exemple, la lettre d'une femme abandonnée, qui ont un tel accent de passion, qu'évidemment ce sont des pages féminines, sorties toutes brûlantes de la réalité. Si je me trompe au sujet de cette

lettre chez Balzac, et au sujet de cette prière chez Stahl, elles n'en sont que plus merveilleuses. La prière de Sappho à Aphrodite n'a rien de plus ardent, de plus douloureux que celle-ci :

PRIÈRE D'UNE FEMME JALOUSE.

« Mon Dieu ! il y a trois heures, trois siècles que je l'attends ! faut-il attendre, faut-il espérer, faut-il souffrir encore ? Faites, ô mon Dieu ! qu'il ne soit nulle part où mon amour ne puisse être avec lui ! faites que ce qui le retient loin de moi ne soit ni le vœu ni l'oubli de son cœur. Faites que ces heures lui soient longues, qu'elles lui soient mortelles et éternelles comme à moi ! faites, grand Dieu, que pendant que je verse ces larmes amères et que ma poitrine éclate en sanglots, la joie ne soit point dans son âme et le sourire sur ses lèvres ! faites que rien de léger, que rien de sérieux surtout, ne l'arrête !

» Où est-il, Dieu puissant ? Dieu cruel, où peut-il être ?... Une autre, ah ! peut-être une autre !... mais non, non. Mon Dieu, soyez béni ! celui que j'aime n'est point coupable, je l'accuse à tort. Une voix amie me dit que je fais mal de me plaindre, que mes pleurs l'outragent.

» Lui, infidèle? lui, lâche? oh! loin de moi, Seigneur, le soupçon d'une misère si grande! quelque obstacle imprévu, matériel, insurmontable à son courage, à l'amour lui-même, nous sépare, et non sa volonté. Merci, Seigneur! un accident, un piège..., que sait-on? un danger... il est blessé peut-être, et non parjure... »

» Tout à coup on entend le canon gronder dans le lointain; une vive fusillade s'engage dans la rue voisine; la maison s'ouvre avec fracas; un homme entre, pâle et sanglant; il tombe épuisé aux pieds de Pauline, c'est George de C....

« Je le savais bien, Dieu juste ! » reprend la femme jalouse en se redressant, le regard plein de reconnaissance et, je dois le dire, de triomphe ! « je le savais bien, Dieu clément, que vous l'auriez tué plutôt que de le laisser se couvrir d'une tache si noire ! »

Prière barbare, impie, mais vraie ! Ce n'est point Pauline qui est féroce, c'est la jalousie. Et l'auteur ajoute, avec raison, que cette petite prière est une des plus humaines, une des plus clémentes qui puissent sortir d'un cœur jaloux.

Mais qui donc, je vous le demande, ne voudrait pas être aimé ainsi ?

Stahl prétend, toutefois, pour suivre son propos, que l'être épris de jalousie, « ce n'est plus l'amant qui aime, c'est le propriétaire qui se fâche, c'est l'ennemi qui toujours veille, c'est, en un mot, l'amant qui déteste, justifiant ainsi le mot de Properce : « Il n'y a de haines implacables que celles de l'amour. »

Soit, dirai-je, mais je doute fort que Properce approuve l'emploi que l'on fait ici de son mot. Je penche bien plutôt à croire qu'il serait de l'avis de cette Pauline, si aimante et si jalouse, dont nous venons de lire l'étrange prière, et qui, un peu plus loin, dit encore, comme disait tout à l'heure don Garcie : « N'être point jaloux ou jalouse, c'est être un fat ou une coquette. Est-on seul digne d'amour en ce monde ? Et n'est-ce point une grâce qui nous est faite d'être aimés, à côté d'autres qui vaudraient mieux que nous peut-être ? La jalousie n'est pas toujours la défiance de celui qu'on aime, c'est aussi la défiance de soi-même. La modestie est-elle un défaut ? Être jaloux ce n'est rien qu'être modeste. »

Stahl croit, ou feint de croire, que la jalousie

disparaîtra un jour de ce monde. S'il disait seulement que cette maladie, ainsi que toutes les autres maladies de l'humanité, deviendra, dans un milieu plus normal, moins fréquente et moins grave, je me rangerais de son avis.

Il est possible que l'amour absolu, l'amour hors de l'humanité, n'admette pas la jalousie, et soit incompatible avec elle ; je ne sais ce qui se passera dans le monde ultérieur ; mais je sais bien que, dans le monde actuel, nous ne saurions raisonner qu'humainement, et il me semble qu'humainement il est difficile de comprendre l'amour existant sans la jalousie, quoique rien ne soit plus commun que la jalousie sans l'amour.

Pour moi, me disait un de mes amis, je serai jaloux tant que j'aimerai, jaloux dans le présent, jaloux dans l'avenir, jaloux dans le passé. Dans le passé surtout ! je voudrais que tout le passé de la femme que j'aime, ou que j'aimerai, pût être réduit en un seul jour, en une seule heure, en une seule minute, et que Dieu, comme dit Job, le scellât dans un sac, et me l'octroyât en don, fallût-il échanger ce jour, cette heure, cette minute contre cent années de l'enfer ! l'enfer est tiède au prix de la jalousie. La jalousie,

sachez-le bien, s'élançe en arrière autant qu'en avant. Ce passé inconnu nous gêne, il se place entre nous et la femme aimée, nous ne pouvons vivre en repos sur ce mystère. Il y a un abîme que toute la confiance de l'amour ne peut combler, que toute la défiance de la jalousie creuse et approfondit sans cesse. On conçoit, à la rigueur, que l'on puisse se rendre maître de tout l'avenir de cette femme, quoique cela, selon la raison, soit peu vraisemblable; mais il nous semble enfin, qu'avec de grands soins, qu'avec beaucoup d'adresse par-dessus beaucoup d'amour, on pourra, par une faveur particulière du sort, espérer de posséder peut-être sans partage les heures de la vie de cette femme qui sont au-delà du présent; mais celles qui sont en deçà, qui peut nous en répondre et nous en assurer? Or, ce passé mystérieux, avec tous les malheurs qu'on y peut malgré soi imaginer, sans nombre, sans mesure, sans raison aussi, j'en conviens, mais sans répit, sans repos, sans trêve, voilà la sourde fontaine d'anxiété, voilà la plaie secrète, le souci profond! Oui, encore une fois, on se flatte, plus ou moins, de pouvoir influencer sur l'avenir, comme de posséder le présent; et, en tout cas, dans l'avenir comme dans le présent, on reste le maître d'accepter ou non, de subir ou

non, ce qui pourrait blesser notre amour ; mais, dans le passé, grand Dieu ! dans le passé, obscur, insaisissable, insondable, quelle ressource, même à la résignation ? Pour se résigner à un mal, il faut le connaître. Dans le présent ou dans l'avenir, la certitude de ce que nous redoutons pourrait tuer l'amour ; elle pourrait aussi, qui sait ? le laisser subsister tout entier, une fois le fait accepté, dans son vrai jour, dans sa mesure exacte, et avec toutes les circonstances qui l'atténueraient, et que se hâterait peut-être de fournir notre propre cœur, s'il était encore tendrement épris ; mais, dans le passé, le sol nous manque, la matière même du pardon nous fait défaut ; et nous voudrions savoir ce que nous avons à pardonner, lorsqu'il n'y a rien du tout à pardonner peut-être ! et cette incertitude pleine d'angoisses ne tue pas l'amour, mais elle le rend inquiet, amer et douloureux, sans espérance de guérir !

Je trouvai un jour dans les papiers de ce même ami, qui ne me cachait aucun secret, une petite note ainsi conçue : En ce moment j'ai vingt-cinq ans, je songe que, selon toute apparence, la femme que je suis destiné à épouser est née. Elle doit même déjà avoir une quinzaine d'années, ce me semble, soit un peu moins, soit

un peu plus, suivant l'époque où je prendrai le parti de me marier. C'est donc une jeune fille, et, comme telle, déjà exposée à aimer ou à être aimée. J'en puis être jaloux, quoique je ne la connaisse pas.

Et notez qu'il l'était. De sorte que sa jalousie embrassait à la fois le passé et l'avenir.

Il me disait encore : Ce sultan Schahriar, à qui Schéhérazade, désireuse de n'avoir pas la tête coupée comme les autres favorites qui l'avaient précédée dans la couche de sa Hautesse, contait, pendant mille et une nuits de suite, ces contes qu'elle contait si bien, ce sultan-là s'assurait de l'avenir, non du passé ! Il est vrai qu'il ne s'agissait pour lui que de volupté, non d'amour.

P.-J. Stahl dit aussi :

« Votre amant est jaloux, ... ne lui ouvrez pas vos bras. Au milieu des plus enivrantes caresses, savez-vous ce qui le préoccupe ? c'est que d'autres peut-être les ont reçues avant lui, c'est que d'autres peut-être les auront après lui. Que votre amour, meilleur, plus inventif dans

sa ferveur, trouve un jour pour s'exprimer des mots nouveaux, des tendresses nouvelles, tout-à-coup le jaloux vous repousse, son front se charge de nuages. Savez-vous ce qui suspend la vie de son cœur ? J'oserai vous le dire : Hier vous ne l'aimiez pas ainsi ; qui donc vous a donné cette science ? d'où vous vient ce progrès de votre amour ?... Que si, au contraire, intimidée, glacée à votre tour par ces inexplicables défiances, vous vous retenez de l'aimer : « Elle ne m'aime plus ! » Si vous pleurez : « Elle est coupable ! » Si de votre cœur serré rien ne peut sortir : « Je l'ennuie ! » Si, plus forte, si, indignée, vous faites face à ses soupçons, si vous en appelez à sa raison, à son esprit, à son cœur, c'est en vain ! l'homme jaloux n'a plus de raison, n'a plus d'esprit, n'a plus de cœur ; c'est un fou, c'est un malade, c'est un méchant.

» Dans votre angoisse, une bonne inspiration vous vient, vous courez chercher vos enfants. Arrêtez-vous, pauvre mère ! Celui qui ne croit pas au présent ne croit plus au passé. La jalousie empoisonne tout, jusqu'à la bonne odeur des plus saints souvenirs. Vos enfants, ses enfants, il se peut qu'il n'ose les serrer dans ses bras ! il se peut qu'il les repousse, eux aussi ! Je me trompe, dites-vous ; car ses regards inquiets se

sont fixés sur eux, car ses yeux se mouillent, car il fond en larmes. Ces larmes, faut-il donc vous les traduire ? La plus abominable de toutes les pensées vient de traverser son cerveau : « Ce n'est pas à lui qu'ils ressemblent, à qui ressemblent-ils donc ? » Cette pensée est si atroce qu'il parvient à la chasser, il s'empare d'eux, il les presse sur son cœur ; mais c'est avec une tendresse si désespérée que les pauvres petits, effrayés, s'échappent de ses bras pour se réfugier dans les vôtres. Nouveau grief ! rien n'est plus en votre faveur, tout est contre vous, ce qui devrait vous réunir vous sépare. »

« Cet ennemi, une fois entre vous, c'en est fait de votre amour. Il n'est rien de ce qui hier eût fait votre joie qui ne puisse faire aujourd'hui votre désespoir. Soyez donc père, vous qui êtes jaloux ! devenez donc mère, pauvre femme qui êtes sans confiance, et dites-moi si de la plus pure de vos joies en ce monde, le premier cri de votre enfant nouveau-né, la jalousie de votre mari, de votre amant, n'a pas d'avance empoisonné les délices, et si elle n'a pas fait de plus chères espérances de votre maternité des terreurs sans nom. »

La question qui demeure, et qui demeurera, est celle-ci :

« La jalousie est-elle la négation de l'amour ? ou bien la jalousie est-elle l'indice de l'amour ? »

A chacun de répondre selon sa nature, son humeur, son tempérament, sa fantaisie, sa minute.

Hésiode, qui a fait tant de distinctions et d'antithèses sur les deux sortes d'honneur, le bon et le mauvais, aurait eu lieu d'en faire de semblables sur les deux sortes de jalousie, la mauvaise et la bonne : l'une, grossière, propriétaire, policière, qui est une défiance de la personne aimée ; l'autre, délicate, noble, modeste, qui est une défiance de nous-mêmes.

Beyle-Stendhal :

« La jalousie peut plaire comme une manière nouvelle de prouver l'amour.

» La jalousie peut choquer la pudeur d'une femme ultra-délicate, »

XXVIII

La comtesse de Rosenberg raconte comment , au temps de sa jeunesse, les femmes amoureuses et leurs amants avaient recours, contre les maris jaloux, au stratagème des convulsions :

« Alors les galants étaient modestes, délicats, les rendez-vous rares et difficiles, et le commerce des deux sexes conservait encore une apparence de sentiment qui le rendait respectable.

» Les personnes intéressées cherchaient continuellement des ressources contre l'austérité des usages. Il arrivait quelquefois qu'une grande passion concentrée dans une femme très-sensible, lui causait de terribles convulsions à l'aspect de l'objet aimé. Il n'y avait rien à dire pour ceux qui n'étaient pas dans la confidence, encore moins pour les maris : c'était une attaque de nerfs, une maladie sérieuse, qui, d'un moment à l'autre, mettait les femmes dans un état à plaindre. On imagina de jouer les convulsions, en se

doutant de leur utilité. Une dame de bon ton en était attaquée en pleine assemblée, au théâtre, aux promenades; les parfums l'incommodaient, la musique, la foule, la solitude même, tout présentait à ses nerfs délicats des occasions de se roidir et de la mettre hors d'elle-même. On riait, on pleurait, on se débattait, on s'agitait avec une frénésie bien entendue pour les grands effets; on avait les fantaisies les plus extravagantes.

» Quel champ vaste à l'imagination leste et fougueuse des Italiennes! La dame prenait le moment le plus à propos pour se laisser saisir par la maladie, des contorsions soudaines l'annonçaient; elle était dispensée de garder un maintien: son état lui donnait tous les privilèges; elle s'emparait de la personne qu'elle désirait, et qui se trouvait là par le hasard le plus heureux. Ses propos, ses mouvements ne tiraient plus à conséquence: il lui était très-permis de serrer une main, de s'attacher à un bras, de prendre ce quelqu'un à la gorge. Il était facile de reconnaître les convulsions de jalousie aux coups qu'on distribuait, aux manchettes qu'on déchirait, aux cheveux qu'on arrachait. Les maris, saisis de pitié, étaient entourés de consolateurs, ou bien envoyés ailleurs pour chercher des secours. Tout le monde s'empres-
sait, se mettait en mouvement, tandis que la

belle, renversée sur le sein de quelque heureux mortel, avait des moments de défaillance, et gémissait voluptueusement dans les bras d'un amant.

» Je me rappelle encore que, lors de ma première jeunesse, chez ma mère, qui voyait de soir beaucoup de monde, je fus témoin quelquefois d'un fort curieux spectacle : une jeune femme des plus jolies était presque régulièrement assaillie de convulsions au beau milieu de sa partie. Son époux ne pouvait en supporter la vue, et on le faisait passer dans une autre chambre. On délaçait la belle, dont ni les lèvres ni les joues ne perdaient rien de leur coloris ; le désordre de l'ajustement dans lequel on s'empressait de la mettre ajoutait de nouveaux charmes à sa beauté. Les jeunes gens, armés de sels, de vinaigres, d'essences, cherchaient à la soigner en la serrant du plus près qu'ils pouvaient ; mais tout cela était inutile. De temps en temps un accès furieux obligeait les assistants à la tenir de tous côtés ; il était difficile de la tirer de cet état. Devinez le remède qu'elle sut indiquer ? On remarqua heureusement que la force et la chaleur d'un jeune bras, bien robuste, autour de son cou, lui faisaient grand bien, et on ne manquait jamais de choisir pour cela un jeune homme taillé en

Hercule, dont le bras nerveux faisait des merveilles. Personne ne paraissait y entendre finesse, et on ne trouvait pas à redire à cette manière de guérir.

» Quelquefois la force sympathique de l'exemple opérait en même temps sur d'autres femmes, et on en voyait quatre ou cinq à la fois se démener et crier ensemble. Alors les assistants et les secours se partageaient, et la confusion régnait dans l'appartement. Dans ces moments d'anarchie, que d'explications, que d'arrangements ! L'intérêt réciproque donnait de la discrétion aux clairvoyants, et chacun bénissait les convulsions.

» Les théâtres fournissaient quelquefois les mêmes scènes. On courait de loge en loge pour voir des femmes en convulsions, sous le prétexte de les secourir. Des circonstances locales, je crois, auraient peut-être fait donner la préférence au théâtre pour y souffrir des attaques à propos ; mais le parterre n'entendait pas raillerie et conseillait tout haut les belles malades d'aller guérir ailleurs, et de ne pas troubler le spectacle.

» En peu d'années, les choses changèrent : la facilité de mœurs fit des progrès si rapides en Italie, qu'on fut bientôt dispensé, dans les

grandes villes, d'avoir recours à ce manège. La maladie disparut ; de certains régimes en délivrèrent les femmes, et l'époque des convulsions finit avec celle de la jalousie. A présent même, ces parfums, ces redoutables ennemis des nerfs, qu'on trouvait partout où l'on voulait, sont bravés par les plus aimables aussi impunément que le maintien et la contrainte. Je crois les convulsions reléguées dans les petites villes de province, où les femmes encore gênées les font servir à la galanterie tour à tour avec la dévotion. »

XXIX

George Sand :

« Il y a des hommes qui égorgent sans façon leur femme infidèle, à la manière des Orientaux, parce qu'ils la considèrent comme une propriété légale. D'autres se battent avec leur rival, le tuent ou l'éloignent, et vont solliciter les baisers de la femme qu'ils prétendent aimer,

et qui se retire d'eux avec horreur ou se résigne avec désespoir. Ce sont là, en cas d'amour conjugal, les plus communes manières d'agir, et je dis que l'amour des pourceaux est moins vil et moins grossier que celui de ces hommes-là. »

XXX

La Rochefoucauld avait dit avant La Bruyère :

« Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui méritent qu'on en ait pour elles. »

Balzac :

« Les femmes qui disent aimer, qui souvent croient aimer le plus, dansent, valsent, coquetent avec d'autres hommes, se parent pour le monde, et y vont chercher leur moisson de regards convoiteurs. »

« Je fis alors le serment, — dit Werther, —

qu'une femme que j'aimerais, sur laquelle j'aurais des prétentions, ne valserait jamais qu'avec moi, — dussé-je périr !... Tu me comprends. »

XXXI

Mademoiselle de Scudéry :

« C'est la coutume des femmes qui ont de la jalousie, de haïr presque également les amants qui les abandonnent, et celles pour qui elles sont abandonnées. »

*

Beauchêne :

« Les femmes s'affligent d'une infidélité en raison du plaisir qu'elle fait à leurs rivales. »

*

Madame de Sévigné :

« On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne pas. »

Madame de la Fayette :

« On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas. »

XXXII

Descurel :

« On a observé que la jalousie est beaucoup plus fréquente, et en même temps plus grossière, chez l'homme que chez la femme.

» L'homme soupçonne plus facilement la femme coupable d'une infidélité matérielle, et redoute par-dessus tout un affront qui, dans nos mœurs, le rend un objet de risée.

» La femme, au contraire, craint davantage la perte du cœur de celui qu'elle aime, et, tant qu'elle croit posséder son affection, elle peut encore supporter le partage de ses caresses. Les annales des fureurs de la jalousie attestent que

c'est presque toujours la femme qui expie les atteintes portées à la foi conjugale.

» La femme, en effet, pardonne ordinairement à l'homme les infidélités qu'elle découvre, et fait retomber son ressentiment sur ses rivales.

» L'homme pardonne plus facilement à son rival, et reporte toute sa vengeance sur celle dont l'inconduite peut introduire un étranger dans la famille. »

J.-J. Rousseau :

« En amour, la jalousie paraît tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs est un mouvement naturel, et que, jusqu'à un certain point, le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît en est encore un. »

La Rochefoucauld :

« Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie. »

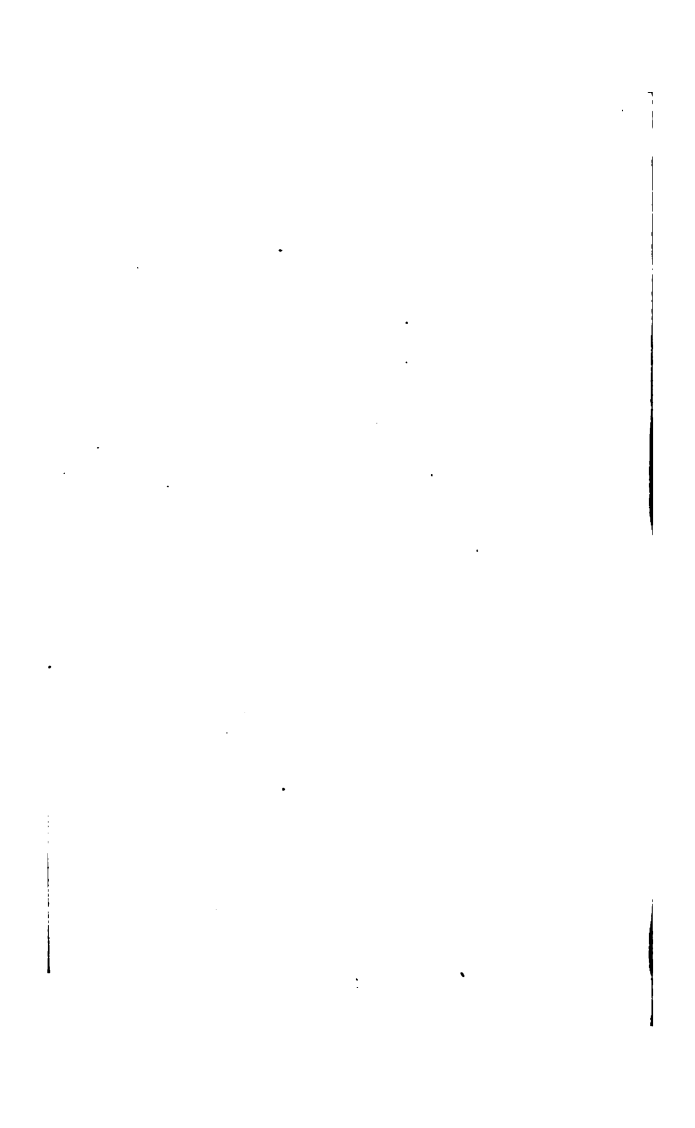
Le prince de Ligne :

« La jalousie dure plus longtemps que l'amour. On est déjà bien détaché l'un de l'autre, on est déjà attaché ailleurs, on s'imagine encore avoir des droits. C'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va. »



TROISIÈME PARTIE.

COQUETTERIE ET LIBERTINAGE.



XXXIII

Souvent aussi, ce qu'on appelle à tort du nom d'amour, c'est la coquetterie ou le libertinage.

Fontenelle, dont on a lu plus haut le sonnet matérialiste, dit encore :

« Les femmes n'aiment pas qu'un amant soit trop langoureux. La langueur a ses usages; mais, quand elle est perpétuelle, elle assoupit. »

Montesquieu :

« Notre liaison avec les femmes est fondée sur

le bonheur attaché aux plaisirs des sens, sur le charme d'aimer et d'être aimé, et encore sur le désir de leur plaire, parce que ce sont des juges très-éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce désir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour.

» Selon les circonstances, différentes dans chaque nation ou dans chaque siècle, l'amour se porte plus vers une de ces trois choses que vers les deux autres. Or je dis que, dans le temps de nos combats, ce fut la galanterie qui dut prendre des forces. Nos romans de chevalerie flattèrent ce désir de plaire et donnèrent à une partie de l'Europe cet esprit de galanterie que l'on ne peut dire avoir été connu des anciens. »

Jean-Paul :

« Les nouvelles amours sont comme les jeunes oiseaux qui n'ont besoin que d'être couvés d'une chaleur douce. Mais plus tard il leur faut de la nourriture. »

Dans les *liaisons dangereuses*, Valmont écrit à madame de Merteuil :

« Ce matin j'ai revu ma sensible prude. Jamais je ne l'avais trouvée si belle. Cela devait être ainsi : le plus beau moment d'une femme, le seul où elle puisse produire cette ivresse de l'âme, dont on parle toujours et qu'on éprouve rarement, est celui où, assurés de son amour, nous ne le sommes pas de ses faveurs ; et c'est précisément le cas où je me trouvais. »

XXXIV

Ninon de L'Enclos :

« L'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à finir par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif : veut-on le réduire au régime, il languit, il expire. »

La Fontaine, dans *Damon et Psyché* :

« Q'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on

se querelle, qu'on se sépare, qu'on proteste de se haïr; il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement. »

Regnard :

Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

Rabelais :

« Pareillement, ces petites noisettes, ces riottes, qui par certains temps sourdent entre les amants, sont nouveaux rafraîchissements et aiguillons d'amour. »

Sganarelle, qui vient de donner à sa femme des coups de bâton, lui dit :

« Tu es une folle de prendre garde à cela : ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié, et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. »

Beyle-Stendhal :

« Si l'on voit le furieux première victime de ses transports, il est bien difficile de ne pas l'en aimer davantage. Ce que lord Mortimer regrette peut-être le plus dans sa maîtresse, ce sont les chandeliers qu'elle lui jetait à la tête. »

« Il y a un plaisir délicieux à serrer dans ses bras une femme qui vous a fait beaucoup de mal, qui a été votre cruelle ennemie pendant longtemps et qui est prête à l'être encore. — Bonheur des officiers français en Espagne, en 1812. »

Je ne sais plus qui a dit dans le même sens que tout à l'heure Fontenelle :

« En amour, le respect communément flatte les femmes, et bientôt les ennuie. »

XXXV

La Rochefoucauld :

« Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. »

Balzac :

« Il suffit d'une résistance quelconque pour qu'une femme désire la vaincre. »

● **Saint-Réal :**

« Il est peu de femmes sur l'esprit desquelles la vanité n'agisse plus que l'amour ; et il n'est

rien qu'elles ne soient capables d'entreprendre quand on a le secret de flatter leur vanité en leur proposant d'aimer. »

De Lévis :

« La flatterie perd plus de femmes que l'amour. Quand elle ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, mais celle du flatteur. »

La Fontaine, dans une de ses lettres :

« Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin, cela fait le meilleur effet du monde : je dis des sottises en vers et en prose, et serais fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle; enfin je loue de toutes mes forces.

Homo sum qui ex stultis inanis rediam.

On lit dans les *Liaisons dangereuses* :

« Vous me demandez si Prevau est réelle-

« Je suis homme à rendre fous des imbéciles.

ment aimable? Il l'est plus que vous ne le croyez, il a surtout le talent très-utile d'occuper beaucoup de son amour par l'adresse qu'il a d'en parler dans le cercle et devant tout le monde, en se servant de la première conversation qu'il trouve. Il est peu de femmes qui se sauvent alors du piège d'y répondre, parce que, toutes ayant des prétentions à la finesse, aucune ne veut perdre l'occasion d'en montrer. Or vous savez assez que femme qui consent à parler d'amour finit bientôt par en prendre, ou au moins à se conduire comme si elle en avait. »

Deux mots des *Mémoires de Grammont*, sur la fatuité des hommes et la coquetterie des femmes, se feront pendant l'un à l'autre :

Voici le premier :

« La bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui bien souvent ne veut rien dire. »

Voici le second :

« Les femmes sont toutes ravies qu'un homme,

dont elles ne veulent rien faire, devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. »

La Fontaine :

Franchement, vous autres maîtresses,
Vous prenez certains airs que je ne sais comment
Nous vous souffrons un seul moment !

XXXVI

Octavien de Saint-Gelais, le galant évêque
d'Angoulême :

On m'a donné le bruit et renommée
D'avoir été grandement amoureux,
Au temps jadis, d'une qu'on m'a nommée.
On n'en sait rien ; ils jugent tout par eux.
Qu'ils sachent donc que point ne suis de ceux
Lesquels, aimant, ne sont aimés de dame :
S' ell' ne me veut, aussi je ne la veux ;
Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame !

Antoine de Baïf, à peu près de même :

Quand je connais que l'amour que je porte
Est déplaisant, je lui ouvre la porte ;
L'amour s'envole ; et, je n'en sois blâmé !
Aimer ne puis, si je ne suis aimé !...

Et Acaste dans le *Misanthrope* :

Moi ? parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essayer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles,
Que, pour se faire honneur d'un cœur éprouvé le sien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais commune se fassent les avances.

XXXVII

Paulin Limayrac :

« L'amour vrai ne sait pas lutter contre cette artillerie que les coquettes ont à leur service, et il est vaincu. Les roués seuls sont assez habiles pour déjouer leurs savantes manœuvres ; de telle sorte que, par une justice providentielle, ce sont les roués qui nous vengent des coquettes. »

André Chénier :

On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'autour que celui qu'elle inspire.

Madame D'Arconville :

« La plupart des femmes préféreraient d'être moins aimées en effet, pourvu qu'elles le paraissent davantage, parce que la vanité est le premier de tous leurs sentiments. »

Beyle-Stendhal :

« Dans l'amour-goût, et peut-être dans les premières cinq minutes de l'amour-passion, une femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même. »

Balzac :

« L'homme qui ne s'appartient pas est précisément l'homme dont les femmes sont friandes. L'amour est essentiellement voleur. »

« Souvent un homme d'esprit, en faisant la cour à une femme, ne fait que la faire penser à l'amour et attendrir son âme. Elle reçoit bien cet homme d'esprit qui lui donne ce plaisir. Il prend des espérances. Un beau jour cette femme rencontre l'homme qui lui fait sentir ce que l'autre a décrit. »

« C'est une vieille maxime de guerre que l'on

dit aux jeunes gens, lorsqu'ils arrivent au régiment, que, si l'on a un billet de logement pour une maison où il y a deux sœurs, et que l'on veuille être aimé de l'une d'elles, il faut faire la cour à l'autre. »

Fontenelle :

« Une femme peut gouverner toujours à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté, et peu d'amour. »

George Sand, dans *le Secrétaire intime* :

« Les femmes blasées deviennent romanesques, c'est à dire dépravées de cœur et de tête. »

Say :

« La galanterie est un jeu où tout le monde triche : les hommes y jouent la sincérité ; les femmes, la pudeur. »

XXXVIII

Le Cardinal de Retz, dans ses Mémoires :

« Madame de Chevreuse n'avait plus même de restes de beauté quand je l'ai connue. Je n'ai jamais vu qu'elle en qui la vivacité suppléât au jugement. Elle lui donnait même assez souvent des ouvertures si brillantes qu'elles paraissaient comme des éclairs, et si sages qu'elles n'eussent pas été désavouées par les plus grands hommes de tous les siècles. Ce mérite toutefois ne fut que d'occasion : si elle fût venue dans un siècle où il n'y eût point eu d'affaires, elle n'eût pas seulement imaginé qu'il y en pût avoir. Si le prieur des Chartreux lui eût plu, elle eût été solitaire de bonne foi. M. de Lorraine, qui s'y attacha, la jeta dans les affaires. Le duc de Buckingham et le comte de Hollande l'y entretenrent ; M. de Châteauneuf l'y amusa. Elle s'y abandonna, parce qu'elle s'abandonnait à tout ce qui plaisait à celui qu'elle aimait. Elle aimait

sans choix, et purement parce qu'il fallait qu'elle aimât quelqu'un. Il n'était pas même difficile de lui donner de partie faite un amant ; mais, dès qu'elle l'avait pris, elle l'aimait uniquement et fidèlement. Elle nous a avoué, à madame de Rhodes et à moi, que par un caprice, disait-elle, de la fortune, elle n'avait jamais aimé le mieux ce qu'elle avait estimé le plus, à la réserve toutefois, ajoutait-elle, du pauvre Buckingham. Son dévouement à sa passion, que l'on pouvait dire éternelle, quoiqu'elle changeât d'objet, n'empêchait pas qu'une mouche lui donnât quelquefois des distractions ; mais elle en revenait toujours avec des emportements qui les faisaient trouver agréables. Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs ; elle ne reconnaissait que celui de plaire à son amant.

Le même fait ainsi le portrait de la fille après celui de la mère :

« Mademoiselle de Chevreuse, qui avait plus de beauté que d'agrément, était sotte jusqu'au ridicule par son naturel. La passion lui donnait

de l'esprit, et même du sérieux et de l'agréable, uniquement pour celui qu'elle aimait ; mais elle le traitait bientôt comme ses jupes : elle les mettait dans son lit quand elles lui plaisaient ; elles les brûlait, par une pure aversion, deux jours après. »

« Madame la Palatine estimait autant la galanterie qu'elle en aimait le solide. »

George Sand fait dire à un de ses personnages :

« Quand on est audacieux, on a quatre-vingt-dix-neuf chances pour soi, tandis que la vertu des femmes n'en a qu'une. »

Dans les *Liaisons dangereuses*, Madame de Merteuil écrit à Valmont :

« Dites-moi donc, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues, croyez-vous les avoir violées ? Mais, quelque envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte, et y en a-t-il de plus commode pour nous que celui qui nous donne

l'air de céder à la force ? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus, est une attaque vive et bien faite, où tout se succède avec ordre, quoique avec rapidité ; qui ne nous met jamais dans le pénible embarras de réparer une gaucherie ; qui sait garder l'air de la violence jusque dans les choses que nous accordons, et flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. »

XXXIX

Le Prince de Ligne :

« Il y a des femmes qui aimeraient, si la journée était plus longue. Que le soleil s'arrête, et elles seront à vous. Les têtes s'échauffent vers le soir, l'après-souper est charmant : on se promène par le plus beau clair de lune du monde ; l'air est calme, mais le cœur ne l'est pas... On se sépare, on parle du serein, les indifférents proposent de se coucher. Le lendemain, c'est à recommencer : elles ne se ressouvient plus

du point où on les a laissées ; et, si elles s'en ressouviennent, c'est pour s'en garder une autre fois. »

« En amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent. »

Toutefois il dit encore :

« Les renouvellements d'amour sont charmants. On se croit rajeuni de tout le temps de la séparation ; on ne peut pas croire qu'il y en ait eu. Et surtout quand on attrape son successeur, cela est encore vingt fois plus agréable ; car il l'est bien plus de tromper un amant qu'un mari. C'est là que l'esprit des femmes se déploie. »

Byron :

« Fragilité, ton nom est femme ! »

La Rochefoucauld :

« On garde longtemps son premier amant, quand on n'en prend point de second. »

Balzac :

« Les Javanaises ne pleurent jamais l'homme qu'elles enterrent. Elles l'oublient, après l'avoir adoré mieux qu'elles n'aiment Dieu. »

L'autre Balzac dit, dans son *Aristippe*, que la femme de Méléagre « n'avait pas accoutumé de lasser la constance de ses amants, ni de faire mourir personne de désespoir. »

Paulin Limayrac :

« Que de femmes avec beaucoup de cœur, d'imagination et de beauté, avec tout ce qu'il faut, en un mot, pour inspirer et ressentir une grande passion, se trompent dans un premier choix, et, dans leur empressement de prendre une revanche, se trompent encore, et si souvent, que lorsqu'enfin elles rencontrent celui qu'elles ont tant rêvé, elles ne le méritent plus ! »

XL

Le caprice, cette parodie de la passion, a été défini par P.-J. Stahl dans une étude qu'il a faite du *caprice* en général. Nous donnons cette petite étude dans son entier, parce qu'il nous a paru impossible d'en rien retrancher. Cette page est une série d'étincelles.

« Qu'est-ce que le caprice ?

C'est le désir de ce qu'on n'aime pas.

C'est le commencement de ce qui ne doit pas durer. — C'est une passion d'une heure pour ce qu'on détestera toute sa vie.

C'est un joli garçon bête, dont on aura pardessus les yeux demain matin. — C'est la maîtresse qu'il aurait fallu éviter.

C'est la faim des estomacs fatigués.

C'est une vive étincelle sur de l'amadou mouillé.

C'est l'étoile qui glisse du ciel. — C'est le ver qui luit et disparaît dans le gazon humide.

C'est une chose sans valeur, qu'on tient à payer très-cher.

C'est presque toujours la montagne qui accouche d'une souris.

» C'est quelquefois la souris qui accouche d'une montagne.

C'est une arme à double détente dont on ne connaît pas la portée.

C'est la sottise à l'usage de beaucoup de femmes d'esprit.

C'est une illusion qu'on veut perdre.

C'est la corde de l'ancre qui se casse. — C'est un coup de vent auquel on n'a pas assez résisté, et qui du port vous chasse en pleine mer.

C'est l'écueil à fleur d'eau qu'on a trop dédaigné. — Ce n'est rien ou c'est un naufrage.

C'est l'écart d'un bon cheval qui se blesse en démontant son cavalier.

C'est l'oiseau étourdi qui entre en chantant dans une maison, pour en ressortir tout effaré.

» Quand ce n'est qu'une fantaisie de l'esprit, c'est le voyage d'une bulle de savon dans les airs,

d'une feuille de rose sur l'aile des vents, d'une idée dans l'azur du ciel.

C'est la mouche qui avive la blancheur de la peau.

C'est la pincée de poivre dont se relève un mets un peu fade.

» Entre deux amants : — C'est le bout de l'oreille de l'ennui. — C'est le premier bâillement de l'amour. — C'est le premier soupir de l'inconstance et le dernier de la fidélité.

C'est une mauvaise action qui commence.

C'est un coup de tête du corps tout entier.

C'est la trahison entre deux parenthèses ; c'est une phrase incidente qui pourrait bien gâter toute la page.

C'est parfois le dépit qu'on a contre soi-même tourné contre les autres. — C'est un coup de fouet immérité donné à ce qu'on aime, au profit de ce qu'on n'aime pas.

C'est le crime par étourderie.

» Le caprice qu'on écoute : — C'est l'enfant qu'on commence à gâter.

C'est un tyran sous la forme d'un ciron.

Céder à son caprice, c'est faire sa malle pour courir après un papillon. — C'est dormir sa fenêtre ouverte, après avoir confié sa prière au nuage qui passe.

C'est ouvrir sa porte à tous les vents. — C'est donner la clef de sa maison à l'inconnu.

C'est jeter ses bonnes cartes et garder les mauvaises. — C'est jouer, les yeux fermés, son honneur et sa vie.

C'est courir après le bonheur, comme les enfants après les oiseaux, un grain de sel dans la main.

C'est le commencement de la folie,... en attendant la folie tout entière.

C'est le pire des passe-temps.

» Qu'est-ce encore que le caprice?

C'est le guide étourdi de l'aveugle fortune. — C'est le maître des cérémonies du hasard.

C'est le nain malicieux des féeries, toujours vainqueur du géant.

C'est la miniature des révolutions.

C'est l'imprévu des esprits courts. — C'est la stupeur toujours nouvelle des niais, qui placent sur la créature la confiance qui ne peut reposer que sur l'idée.

C'est le désordre apparent dont se compose l'harmonie universelle.

C'est, pour tout dire, l'insaisissable volonté de Dieu, se manifestant jusque dans le détail de la fragilité humaine.

C'est le grain de sable qui change le destin des empires. »

XLI

Beaumarchais :

« Les honnêtes gens aiment les femmes ; ceux qui les trompent les adorent. »

Balzac :

« Les mauvais sujets sont les grands hommes en amour. »

« La vertu des hommes à bonnes fortunes, c'est de jurer aux femmes qu'ils n'ont jamais

sinté, et qu'ils aiment pour la première fois. »

« Je ne sais pas si le véritable amour donne d'aussi agréables jouissances qu'une savante tromperie. Il y a peut-être des hypocrisies qui valent la vertu. »

« Les femmes mentent admirablement en France. Nos mœurs leur apprennent si bien l'imposture, la femme est si naïvement impertinente, si jolie, si gracieuse, si vraie dans le mensonge; elle en reconnaît si bien l'utilité pour éviter dans la vie sociale les chocs violents auxquels son bonheur ne résisterait pas, qu'il lui est nécessaire comme l'ouate où elle met ses bijoux. »

« Hélas ! en amour, une tromperie intéressée est supérieure à la vérité. Voilà pourquoi tant d'hommes payent si cher d'habiles tromperies. »

« Chez les femmes, avez-vous jamais étudié l'allure, la désinvolture d'un mensonge?... Chez

elles rien d'emprunté, la tromperie coule alors
comme la neige tombe du ciel. »

« L'amour feint est plus parfait que l'amour
véritable : voilà pourquoi tant de femmes s'y
trompent. »

XLII

Pascal :

« Le sentiment de la fausseté des plaisirs pré-
sents, et l'ignorance sur la vérité des plaisirs ab-
sents, causent l'inconstance. »

Alfred de Musset :

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse,
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est perdre en désirs le temps du bonheur ?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés ?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est à chaque pas trouver la douleur ?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés ?

*

Sénancour :

« L'on ne saurait se dissimuler l'inconstance
de ses sentiments, on la connaît bientôt, mais il
y a aussi des séductions dans notre faiblesse : on
court d'un mensonge à un autre mensonge, et,
n'étant sincère avec soi-même que sur le passé,
l'on attend des moments plus heureux. »

*

Saint-Prosper :

« Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans le
cœur des femmes deux principes sans cesse en

opposition : le besoin de s'attacher à un seul, et celui de plaire à tous.

» Suivant les circonstances où elles sont placées, les femmes éprouvent plus ou moins l'influence directe de ces deux principes, mais de façon cependant que l'un ne détruit jamais l'autre ; de sorte que, tendres pour un seul, elles ne peuvent s'empêcher de chercher à plaire à tous. Aussi, au milieu d'une assemblée brillante, la femme la plus passionnée n'est jamais aimable pour celui qu'elle aime, parce que son cœur ne lui appartient plus en entier : tout ce qui l'admire y a droit. »

XLIII

Charles de Bernard :

« En amour, la femme vertueuse dit : non.
La passionnée : oui. La capricieuse : oui et non.
La coquette : ni oui ni non. »

XLIV

Étienne Pasquier, dans sa jolie petite pièce intitulée *la Contradiction*, qui ressemble tout à fait au second acte d'un bon vaudeville :

« Aimer pour être aimé, dit-il, la bonne folie ! Soyez de glace, on est de feu ; soyez de feu, on est de glace ! »

*

Et le mot si connu :

« Une femme est comme votre ombre ; suivez-la, elle fuit ; fuyez-la, elle suit. »

*

En 1740, l'abbé Girard écrivait :

« On passe la galanterie aux femmes, mais l'amour leur donne du ridicule. »

*

Le docteur Mége :

« L'amour et la galanterie sont incompatibles. »

.

La Rochefoucauld :

« On craint toujours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs. »

XLV

La Bruyère :

« La galanterie est un faible du cœur, ou peut-être un vice de complexion. »

La Rochefoucauld :

« Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour. »

XLVI

Alphonse Esquiros :

« Quand on songe que la plupart de ces malheureuses ont été jeunes et jolies, qu'il ne leur a manqué qu'un peu d'adresse dans leur temps pour s'établir, que quelques-unes ont été dérangées dans leurs projets de mariage par un fol amour, toujours vénérable, on se tait, et l'on se plaît à croire à une autre vie plus juste où Dieu tiendra compte des larmes comme des bonnes œuvres : souffrir c'est prier. »

Victor Hugo, dans *les Chants du crépuscule* :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ?
Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées,

Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute ?
La faute en est à nous ; à toi, riche ! à ton or !
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor :
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

Berrault :

« Les filles publiques sont les véritables forçats
de la volupté. »

XLVII

J.-J Rousseau :

« On n'achète ni son ami, ni sa maîtresse.
Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent ;
mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant

d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être longtemps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; et, dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidèle et misérable, traitée par l'homme vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux.»

Chamfort :

« Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdissement et se lia avec un jeune homme, qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier paiement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours. »

« Mademoiselle Duthé ayant perdu un de ses

amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise :

« Eh ! mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation... »

— Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'est hier qu'il fallait me voir ! »

*

Louis Ratisbonne nous a traduit cette jolie petite chanson d'Henri Heine :

« Sur les yeux de ma bien-aimée, j'ai fait les plus beaux canzones ; sur la petite bouche de ma bien-aimée, j'ai fait les meilleurs terzines ; sur le sein de ma bien-aimée, j'ai fait des stances magnifiques... Et quel beau sonnet je ferais sur le cœur de ma bien-aimée, si ma bien-aimée avait un cœur ! »

*

C'est aussi Henri Heine qui a écrit quelque part :

« Heureux Lusignan, dont la maîtresse Mélusine n'était serpent qu'à moitié ! »

Charles Baudelaire, dans les *Fleurs du mal*

LE VAMPIRE.

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée,
Toi qui, comme un hideux troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine,
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur tétu,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne, —
Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit.

Imbécile ! — de son empire
Si nos efforts te délivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire ! »

LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE.

La femme cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son buse,
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc :

« Moi, j'ai la lèvre humide et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle

Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants toute pleine de pus,
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante ;
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

LE LÈTHÉ.

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents ;
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde ;

Dans tes jupons remplis de ton parfum
Ensevelir ma tête endolorie,
Et respirer, comme une fleur flétrie,
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir ! dormir plutôt que vivre !
Dans un sommeil, douteux comme la mort,
J'étalerai mes baisers sans remord
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche ;
L'oubli puissant habite sur ta bouche,
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,
J'obéirai comme un prédestiné,
Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice.

Je sucrai, pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme :
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme. —
Ne cherchez plus mon cœur, des monstres l'ont mangé.

Henri Heine, dans une de ses poésies :

« Celui qui aime une première fois sans-joie
et sans espoir est un dieu ; mais celui qui aime
une seconde fois sans espoir, est un fou.

» Moi, je suis ce fou, j'aime une seconde fois
sans être payé de retour. Le soleil, la lune et
les étoiles en rient. Moi aussi, j'en ris... et je
meurs. »

La Bruyère :

« Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans ce remède. »

Chamfort :

« M... me dit un jour plaisamment à propos des femmes et de leurs défauts : « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître, il n'y a pas de milieu. »

« Je causais un jour avec M. de V., qui paraît vivre sans illusions, dans un âge où l'on en est encore susceptible. Je lui témoignais la surprise qu'on avait de son indifférence. Il me répondit gravement : « On ne peut pas être et avoir été. J'ai été, dans mon temps, tout comme un autre, l'amant d'une femme galante, le jouet d'une coquette, le passe-temps d'une femme frivole, l'instrument d'une intrigante... — L'ami d'une femme sensible? — Ah ! nous voilà dans les romans ! »

XLVIII

Un moraliste, étudiant l'amour chez les dévotes, l'analyse ainsi :

« En fait d'amour, les dévotes hypocrites ont quelque chose de plus piquant que les autres femmes. Il y a dans leurs façons on ne sait quel mélange indéfinissable de mystère, de fourberie, d'avidité libertine, et en même temps de retenue, qui amuse singulièrement. Vous sentez qu'elles voudraient jouir furtivement du plaisir de vous aimer et d'être aimées, sans que vous y prissiez garde, ou qu'elles voudraient du moins vous persuader que, dans tout ce qui se passe, elles sont vos dupes et non vos complices. »

XLIX

Beyle-Stendhal :

« Pour peu qu'une femme ait peu d'esprit et beaucoup d'orgueil, elle doit bientôt en venir à

croire qu'en fait de pudeur on n'en saurait trop faire. »

*

« Une femme vulgaire, en outrant la pudeur, croit se faire l'égale d'une femme distinguée. »

*

« Il faut beaucoup d'esprit pour avoir juste ce qu'il faut de pudeur. »

*

« Rien n'est ennuyeux au monde comme la pudeur non sincère. »

*

Chamfort :

« Une femme parlait emphatiquement de sa vertu et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus :

« A quoi bon cette forfanterie ? ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela ? »

*

Mirabeau :

« La pudeur a sa fausseté, et le baiser son innocence. »

Sénancour :

« Si le pinceau avait à mettre en opposition le puissant amour et le triste péché, celui-ci serait vêtu indécemment et le premier serait nu. »

QUATRIÈME PARTIE.

BRIÈVETÉ ET CADUCITÉ DE L'AMOUR.



L

Chamfort :

« L'amour est un commerce orageux , qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée. »

J.-J. Rousseau :

« Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité. Tout est fini, tout est passager dans

la vie humaine ; et, quand l'état qui nous rend heureux durerait sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôterait le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change. Le bonheur nous quitte, ou nous le quittons. »

Les sentiments ne dépendent pas des principes : une femme peut rester fort honnête et cesser de vous aimer. »

La Bruyère :

« Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour. »

« Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bientôt, chacun de leur part, à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui, d'un homme ou d'une femme, met davantage du sien dans cette rupture ? Il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont légères. »

Mais, selon l'excellente observation de La Rochefoucauld,

« Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut pas se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant. »

Honoré d'Urfé, dans l'*Astrée*, imite ainsi un passage de Politien sur l'inconstance des femmes :

Mais devais-je prétendre en cet esprit léger
Amour moins passagère ?
Car, puisqu'elle était femme, il fallait bien juger
Qu'elle serait légère.

L'onde est moins agitée, et moins léger le vent,
Moins volage la flamme,
Moins prompt est le penser que l'on va concevant
Que le cœur d'une femme.

La Bruyère :

« Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes ; en amour il n'y a guère

d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. »

« Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre. »

La Rochefoucauld :

« Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. »

LI

Chamfort :

« L'infidélité est un goût né avec nous. L'homme n'a pas plus le pouvoir d'être constant que celui d'écarter les maladies. L'objet quitté n'a été que prévenu, voilà tout. Quelques mois de plus ou de moins sont la seule différence entre l'infidélité et l'abandon. »

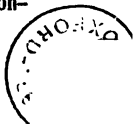
Alphonse Karr :

« La constance en amour, c'est comme qui dirait une vive démangeaison, avec défense de gratter. Dix fois sur douze, il arrive qu'on gratte. »

J.-J. Rousseau :

« Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour ; tout change dans la nature, tout est dans un flux continu, et vous voulez inspirer des feux constants ? Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, la même humeur, soyez toujours les mêmes, et l'on vous aimera toujours, si l'on peut ; mais, changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, ce n'est point chercher des cœurs constants, c'est en chercher d'aussi inconstants que vous. »

« Généralement les hommes sont moins con-



stants que les femmes, et se rebutent plus tôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme et s'en inquiète; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guère. »

Frédéric Soulié :

« Les rêves ne se réalisent jamais. Lorsqu'on a obtenu l'amour qu'on a désiré comme le comble du bonheur, on est heureux sans doute, mais non pas du bonheur qu'on a rêvé; car l'ange qu'on voyait au ciel est tombé, et quoique tombé dans nos bras, il est maintenant de la terre et marche à côté de nous. »

Balzac :

« Il est un temps de délicieuse niaiserie pendant lequel toutes les femmes sont des Virginies

que nous aimons vertueusement, comme aimait Paul. Nous apercevons plus tard une infinité de naufrages où, comme dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, nos illusions se noient; et nous n'amenons qu'un cadavre sur la grève. »

La Rochefoucauld :

« Plus on aime une maîtresse, plus on est près de la haïr. »

Sénancour :

« La constance est une habitude belle et noble, c'est le résultat d'une humeur douce, le penchant d'une âme droite, la conséquence d'une tête bien organisée; mais les événements ne la prescrivent pas toujours; ils peuvent la rendre ou nécessaire, ou bonne seulement, ou indifférente, quelquefois mauvaise.

» La disposition à la constance dans les affections est naturelle à un homme de bien.

» Se conduire d'après cette disposition, c'est très-souvent une convenance; mais ce n'est un devoir positif que lorsqu'un engagement l'a

rendu tel. C'est la promesse seule qui en fait une loi. Quand la promesse n'est que tacite, elle est encore obligatoire. Il faut se conduire comme étant lié, ou faire entendre clairement qu'on ne prétend pas l'être.

» Mais ce à quoi l'on ne saurait être tenu, ce que l'on ne saurait promettre raisonnablement, c'est la durée des sentiments actuels. On peut inférer de ce qu'ils existent de telle ou telle manière, qu'ils existeront longtemps; mais c'est une témérité de l'affirmer, c'est une imprudence de se le promettre à soi-même, c'est une sottise de n'en pas douter; le serment serait une perfidie. Jamais pareille promesse ne fut faite sérieusement que par un fourbe ou par un écervelé, par une machine à passions.

» Dès qu'une liaison s'établit entre des personnes honnêtes, c'est un engagement d'être exclusivement l'un à l'autre tant que ce lien durera, de ne jamais se tromper, et dès lors de faire connaître avec franchise le moment où ces dispositions viendraient à cesser.

» Cette promesse mutuelle devrait être faite expressément; elle est nécessaire au repos, elle donne une sécurité entière à quiconque mérite le nom d'homme. Ce n'est que dans la confiance de l'estime, dans cette noble certitude, que l'on

jouit d'une intimité digne des âmes honnêtes.

» Si ce lien peut durer autant que nous, il fera notre bonheur ou notre consolation. Mais n'oublions point les lois du sort, n'allons pas jurer d'aimer toujours ; nul n'est certain d'aimer le lendemain. L'on atteste la sensation présente ou l'événement passé ; le reste, l'homme l'ignore. »

La Rochefoucauld, avec une subtilité qui tombe dans l'excès, dit quelque part :

« La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre ; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet. »

Il dit aussi :

« Il y a deux sortes de constance en amour . L'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce qu'on se fait un honneur d'être constant. »

LII

Madame de Staël :

« Le grand, le cruel caractère des passions, c'est d'imprimer leur mouvement à toute la vie, et leur bonheur à peu d'instant. »

Châteaubriand :

« Et moi aussi, ma fille, dit le père Aubry, j'ai connu les troubles du cœur; cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse, sans doute la solitude et l'amour l'égalertaient à Dieu même, car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Être. Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais elle *n'aime longtemps le même objet avec plénitude.*

Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable. »

Louis Ratisbonne imite ainsi Henri Heine :

Cette nuit, ô ma bien aimée,
Je te voyais inanimée;
Le rêve était désespéré...
Oh ! j'ai pleuré !

Je te voyais vivante encore,
Trahissant l'amant qui t'adore;
Et j'avais le cœur déchiré...
Oh ! j'ai pleuré, pleuré !!

Puis, dans ma vision cruelle,
Tu me restais bonne et fidèle,
Tu me gardais l'amour juré...
Oh ! j'ai pleuré, pleuré, pleuré !!!

Madame Émile de Girardin :

« L'amour a de singulières terreurs et de pénibles caprices. Qu'elle est étrange cette passion dont le premier mouvement est de fuir ce qu'elle cherche et le second de regretter ce qu'elle a fui ! »

Chamfort :

« On demandait à M... pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison :
« C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce, et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien atteint que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins ; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la fille et de Clarisse même peut-être. A ne consulter que sa raison, quel est l'homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir ? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques minutes, se donnerait une maladie d'une année entière ? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire ; et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier. »

Balzac :

« L'amour a si bien la conscience de son peu

de durée, qu'on éprouve un invincible besoin de se demander : M'aimes-tu ? m'aimeras-tu toujours ? »

LIII

Madame de Staël jugeait Byron l'homme le plus séduisant de l'Angleterre, ajoutant toutefois :

« Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme. »

•

Mademoiselle de Lespinasse écrit à M. de Guibert :

« Je ne sais pourquoi j'ai quelque chose qui m'avertit que je pourrais dire de votre amitié ce que le comte d'Argenson dit en voyant pour la première fois mademoiselle de Berville, qui était sa nièce :

« Ah ! elle est bien jolie ! il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin. »

*

Benjamin Constant .

« C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime ; mais c'en est un bien plus grand d'être aimé quand on n'aime plus. »

*

Alfred de Musset :

« Est-il possible, répondis-je en riant, que cela ait quelque importance ? Vous voyez bien que je me moque, et que c'est pour passer le temps !

— Ah ! mon ami, mon ami, dit Brigitte, c'est un malheur qu'il faille passer le temps ! »

*

Madame de Staël :

« Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer ; mais lorsque, après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être malheureuse. »

Alfred de Musset :

Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude !
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher ?

De ta robe de noce on fit un parapluie !

Pétrone :

« Un ancien amour est une prison. »

George Sand, dans *Indiana* :

« Noun essuya ses pleurs et se jeta aux pieds
de Raymon :

« Aime-moi donc encore, lui dit-elle en embrassant ses genoux avec passion, dis-moi encore que tu m'aimes, et je serai guérie, je serai sauvée ! embrasse-moi comme autrefois, et je ne

regretterai pas de m'être perdue pour te donner quelques jours de plaisir ! »

*

Olympe Chodzko :

« Je ne vous demande pas d'amour, je ne vous demande que de vous laisser aimer. »

*

« Ne m'aimez pas, mais aimez mon amour ;
ne me refusez pas ce bonheur qui vient de vous.
Ingrat, ingrat, ne détournez pas vos yeux. »

*

Victor Hugo :

Te souvient-il du jour où nos vents salutaires
T'amènèrent vers nous pour la première fois ?
Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires ;
Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
Et pourtant je vins à ta voix.

Oh ! j'étais belle alors ; mais les pleurs m'ont flétrie...
Reste, ô jeune étranger, ne me dis pas adieu.
Ici, nous parlerons de ta mère chérie :
Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie
Comme aux louanges de ton Dieu.

Tu rempliras mes jours : à toi je m'abandonne.
Que t'ai-je fait pour fuir ? demeure sous nos cieux.
Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
Dans le pays de tes aïeux.

Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis.
Reste, ô jeune étranger ! reste, et je serai belle...
Mais tu n'aimes qu'un temps, comme notre hirondelle :
Moi, je t'aime comme je vis.

Hélas ! tu veux partir ! Aux monts qui t'ont vu naître,
Sans doute quelque vierge espère ton retour.
Eh bien, daigne avec toi m'emmener, ô mon maître !
Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
Si ta joie est dans son amour !

La Bruyère :

« Les femmes s'attachent aux hommes par les
faveurs qu'elles leur accordent ; les hommes
guérissent par ces mêmes faveurs. »

Alfred de Musset :

L'amour, — hélas ! l'étrange et la fausse nature !
Vit d'inanition et meurt de nourriture.



La lettre infernale que madame de Merteuil fait écrire par Valmont à madame de Tourvel, après qu'il l'a enfin séduite, mérite d'être transcrite comme un chef-d'œuvre de méchanceté :

« On s'ennuie de tout, mon ange, c'est une loi de la nature ; ce n'est pas ma faute. Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'a occupé entièrement depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute. Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, et c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre : ce n'est pas ma faute.

» Aujourd'hui une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie ; ce n'est pas ma faute. Je sais bien que voilà une belle occasion de crier au parjure ; mais, si la nature n'a accordé aux hommes que la constance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, ce n'est pas ma faute. Crois-moi, choisis un autre amant, comme j'ai fait une autre maîtresse. Ce conseil est bon, très-bon ; si tu le trouves mauvais, ce n'est pas ma faute.

» Adieu, mon ange, je t'ai prise avec plai-

sir, je te quitte sans regret; je te reviendrai, peut-être. Ainsi va le monde : ce n'est pas ma faute. »

*

Crébillon fils :

« Ma foi ! — dit le sultan Shah-Baham , qui s'étonnait toujours de ce qui est commun, et ne comprenait jamais bien que les choses absurdes et hors de toute vraisemblance, — il fit fort bien de la quitter, et la preuve de cela, c'est que j'aurais fait de même. Je sais bien qu'elle était fort belle, qu'elle avait beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'aurait, moi qui veux qu'on me divertisse, ennuyé tout comme lui. Ce n'est pourtant pas que je sois un Mazulhim, je pense qu'on ne me le reprochera pas, mais c'est qu'il ne laisse pas d'être plaisant de quitter les femmes, quand ce ne serait uniquement que pour entendre ce qu'elles en disent. »

LIV

La Rochefoucauld :

« En amour, celui qui est guéri le premier
est toujours le mieux guéri. »

LV

George Sand :

« Presque toujours, dit Sylvia, mon amour
était fini la veille du jour que j'avais fixé pour en
faire l'aveu. »

Descurel :

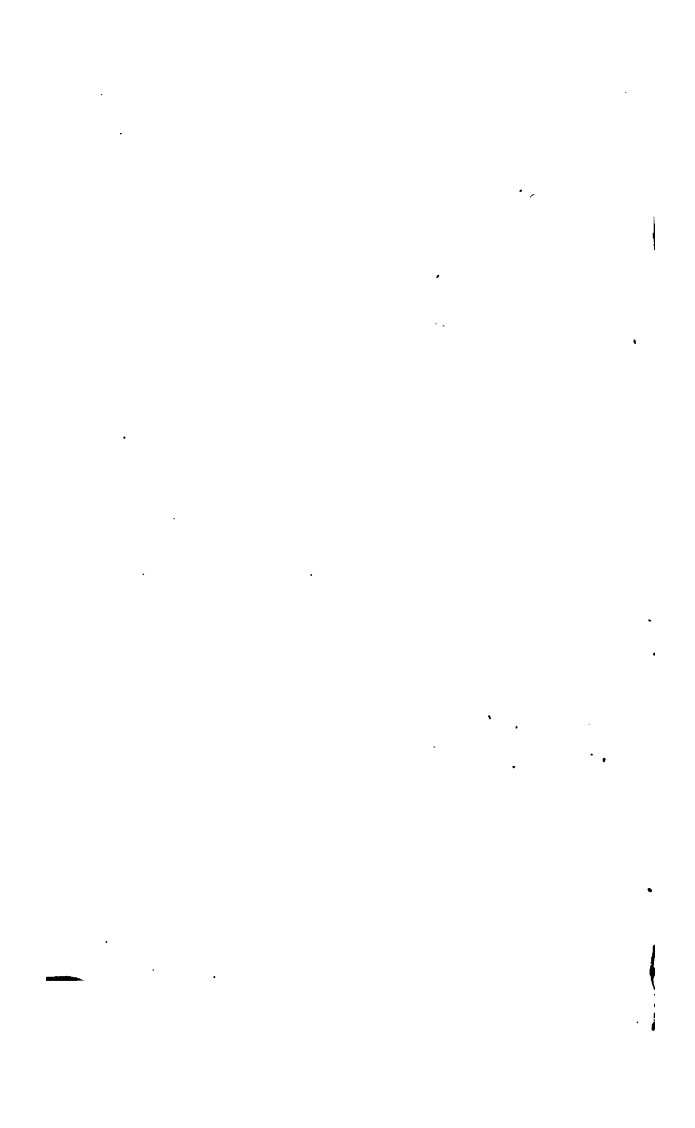
« Plus impressionnable et plus affectueuse

que l'homme, la femme est par cela même plus véritablement amoureuse. En amour, l'homme se prête, la femme se donne.

» On demandait un jour à une femme d'esprit ce que c'était qu'aimer : « Pour l'homme, répondit-elle, c'est être inquiet ; pour la femme c'est exister. » Aussi, le plus ordinairement l'amour donne à la femme l'esprit qui lui manque, tandis qu'il fait perdre à l'homme celui qu'il a. Chez l'homme, il peut marcher de front avec une autre passion ; chez la femme, il est presque toujours exclusif.

» Quoi qu'il en soit, on a remarqué que la coquetterie sauve assez souvent les femmes des grandes passions, et que le libertinage en garantit la plupart des hommes. »

Dans une farce italienne, Arlequin énumère les travers des deux sexes, et conclut en disant que nous serions tous parfaits si nous n'étions ni hommes ni femmes.



CONCLUSION.



LVI

Pour éclaircir ce long réquisitoire, il y aurait peut-être lieu de distinguer :

Amour des sens,
Amour de tête,
Amour de cœur.

Toutefois George Sand encore dit avec raison :

« Rien n'est plus arbitraire que le sens du véritable amour. Tous les amours sont vrais, qu'ils soient fougueux ou paisibles, sensuels ou

ascétiques, durables ou passagers, qu'ils mènent les hommes au suicide ou au plaisir. Les amours de tête conduisent à d'aussi grandes actions que les amours de cœur. »

Et Balzac :

« L'amour, est, je crois, un poème entièrement personnel. Il n'y a rien qui ne soit à la fois vrai et faux dans tout ce que les auteurs nous en écrivent. »

Chamfort :

« En amour, tout est vrai, tout est faux ; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité. »

Daniel Stern :

« L'amour se métamorphose dans la société humaine: il suit et exprime en ses formes mobiles toutes les phases de l'histoire. Chez les Grecs, il est volupté. A ses grâces juvéniles seynt également la tunique ouverte de Sappho et la robe

trainante d'Alcibiade. Au moyen-âge, il devient passion et ceint la bure d'Héloïse. Aux temps aimables de la Renaissance, galanterie ingénieuse et chevaleresque encore, il enlace au croissant de Diane la Salamandre de François 1^{er}. Au siècle du grand roi, il prend les majestueuses allures des choses éternelles. Sous la Régence, il effeuille sa couronne de roses aux lueurs blafardes de l'orgie. Quant à nous, tristes enfants d'une civilisation vieillie, comment le voyons-nous apparaître ? Sous l'aspect effronté d'un vice impuissant, qui ne sait plus parler ni à nos cœurs, ni à nos sens, mais qui sollicite notre bourse. »

LVII

Le même écrivain, dans un autre passage :

« Quelle misère que cet amour prétendu platonique dont votre orgueil se targue ! Songez donc, ô Batilde, qu'en donnant votre âme à un amant auquel vous refusez votre corps, vous témoignez ainsi faire infiniment moins de cas de

l'une que de l'autre. Si je ne me trompe, cette subtilité de spiritualisme a pour principe un matérialisme grossier. »

« Aussi longtemps que la science n'aura pas précisé l'action de la force magnétique sur l'organisation humaine, on n'aura pas le secret de ce que nous appelons les amours indignes ; on ne comprendra pas, on ne plaindra pas assez ces passions senties plutôt qu'éprouvées, qui nous ravissent tout empire sur notre volonté sans aveugler notre jugement. Affreux supplice pour une âme bien née, maladie devant laquelle des remèdes moraux sont inefficaces, mais que l'on apprendra peut-être un jour à guérir, comme on guérit la fièvre et les fluxions de poitrine. »

« Souvent deux amants s'éprennent l'un de l'autre pour des qualités qu'ils n'ont pas, et se quittent pour des défauts qu'ils n'ont pas davantage. »

LVIII

Madame Voillez :

« L'amour est un grand enfant, la femme
est sa poupée. »

LIX

Charles Baudelaire, dans les *Fleurs du mal* :

L'AMOUR ET LE CRÂNE,

Vieux cul-de-lampe.

L'Amour est assis sur le crâne
De l'humanité,
Et sur ce trône le profane
Au rire effronté

Souffle galment des bulles rondes
Qui montent dans l'air,
Comme pour rejoindre les mondes
Au fond de l'éther.

Le globe lumineux et frère
Prend un grand essor,
Crève, et crache son âme grêle
Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle
Prier et gémir :
— « Ce jeu féroce et ridicule,
Quand doit-il finir ?

Car ce que ta bouche cruelle
Éparpille en l'air,
Monstre assassin, c'est ma cervelle,
Mon sang et ma chair ! »

LX

Nous mentionnons comme curiosité *l'Empire de l'amour sur les mortels*, ballet héroïque, joué le 14 avril 1733; paroles de Moncrif, musique

de Brassac; Voltaire corrigea un peu les vers de cet opusculé lyrique.

Oh ! le bon titre de ballet : *l'Empire de l'amour sur les mortels* !

On sait que ce Moncrif était l'historiographe des chats. Henri Heine aurait dit : l'historiographe.

LXI

L'amour a inspiré aussi un opéra en trois actes, dont voici le plan, donné par l'*Encyclopédie poétique*, sans nom d'auteur.

SUJET.

Un jeune prince américain
Est amoureux d'une princesse :
Cet amant, qui périt au milieu de la pièce,
Par le secours d'un dieu ressuscite à la fin.

PROLOGUE.

(Un musicien va vers la coulisse et fait signe à son monde d'entrer.)

Peuple, entrez ; que l'on s'avance
En bon ordre et sur trois rangs.

(Aux chanteurs :)

Vous, tâchez de prendre le temps.

(Aux danseurs :)

Vous, le jarret tendu, portez bien en cadence.

(Chacun se retire.)

ACTE PREMIER.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Cher prince, on nous unit.

LE PRINCE.

J'en suis ravi, princesse.

Peuple, chantez, dansez, montrez votre allégresse !

CHOEUR.

Chantons, dansons, montrons notre allégresse !

ACTE II.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE.

LE PRINCE.

Amour !

(Bruit de guerre qui effraie la princesse : elle semble s'évanouir dans la coulisse. Le prince revient, poursuivi par ses ennemis. Combat. Le prince est tué.)

LA PRINCESSE.

Cher prince !

LE PRINCE.

Hélas !

LA PRINCESSE.

Quoi ?

LE PRINCE.

J'expire.

LA PRINCESSE.

O malheur !

Peuple, chantez, dansez, montrez votre douleur.

(Une marche finit le deuxième acte.)

ACTE III.

**LE PRINCE ET LA PRINCESSE, — PALLAS dans
un nuage.**

PALLAS.

Pallas te rend le jour.

LA PRINCESSE.

Ah ! quel moment !

LE PRINCE.

Où suis-je ?

Peuple, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

(On danse ; la toile tombe. — Et la pièce reste.)

LXII

Madame de Krudener, à peu près dans le même sens que madame de Staël :

« Les goûts charment la vie, et les passions la détruisent. »

Mademoiselle de Lespinasse :

« La passion ne va que par soubresauts ; elle a des actes, des mouvements. La tendresse a des soins ; elle aide et console. »

LXIII

Bacon :

« L'amour a les charmes d'une sirène, et les transports d'une furie. »

La Rochefoucauld :

« Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. »

Balzac :

« On peut aimer sans être heureuse, on peut être heureuse sans aimer ; mais, aimer et avoir du bonheur, c'est un prodige. »

LXIV

Ce recueil montre toutefois que, la plupart du temps, on a pris pour l'amour et maudit sous son nom ce qui n'était pas lui.

D'ailleurs il y a tant de sortes d'amour !

« Alors il essaya, — dit George Sand, — de me peindre les deux sortes d'amour, qui souillent ou purifient les âmes : l'attrait du plaisir qui, sans l'autre amour, ne conduit qu'à l'abrutissement de l'esprit ; et l'amour du cœur, qui rapproche les êtres vertueux et produit l'union sainte de l'homme et de la femme. »

Sénancour avait déjà dit, avec plus de concision :

« C'est par l'amour que l'homme se perfectionne ou s'avilit. »

Balzac :

« Chez les jeunes gens, l'amour est le plus beau des sentiments. Il fait fleurir la vie dans l'âme, il épanouit, par sa puissance solaire, les plus belles inspirations et les plus grandes pensées. Les prémices en toutes choses ont une délicieuse saveur. Chez les hommes, l'amour devient une passion. La force mène à l'abus. Chez les vieillards, il se tourne en vice. L'impuissance conduit à l'extrême. »

Dante, traduit par Louis Ratisbonne :

Oui, de toute vertu l'amour est la semence,
Comme de tout péché que le ciel doit punir.

LXV

Aussi, en dépit de tant de médisances, de

calomnies et de satires sur l'amour, comment n'être pas du sentiment de Diderot ?

« Si vous entendez une femme médire de l'amour, dit-il, et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes se passent, et de l'autre que son talent se perd. »

Et comment ne pas dire avec Octavien de Saint-Gelais :

Je vois, hélas ! mon temps premier perdu ;
De retourner jamais ne m'est possible !
De jeune, vieux, de beau, laid suis venu !

Des dames, lors, étais bien recueilli,
Entretenant mes douces amourettes ;
Amour m'avait son servant accueilli,
Portant bouquets de boutons et fleurettes ;
Mais, maintenant, puisque porte lunettes,
A Cupido ne m'accointerai plus :
De sa maison suis chassé et forclus...

Adieu vous dis, nobles et plaisants lieux
Où j'ai passé ma jeunesse première :
Ores vous perds ; car je suis venu vieux,
Age a reçu de moi rente plénière.

Adieu, Cognac, le second paradis,
Château assis sur fleuve de Charente,
Où tant de fois me suis trouvé jadis !...

Quand, à part moi, me souviens et ramente
Biens et soulas que j'avais à loisir,—
J'en ai un deuil qui passe tout plaisir !

Et comment ne pas dire aussi avec Beauchêne :

« Quand on n'aime pas toutes les femmes, on n'est pas digne d'en aimer une. »

Et avec Sterne :

« Que Dieu bénisse tout le beau sexe, personne ne l'aime plus que moi. Après toutes les faiblesses que j'ai vues aux femmes; toutes les satires que j'ai lues contre elles, je les aime toujours. Je suis fermement persuadé qu'un homme qui n'a pas une espèce d'affection pour elles toutes, n'en peut aimer une seule comme il le doit. »

Et avec Louis Ratisbonne :

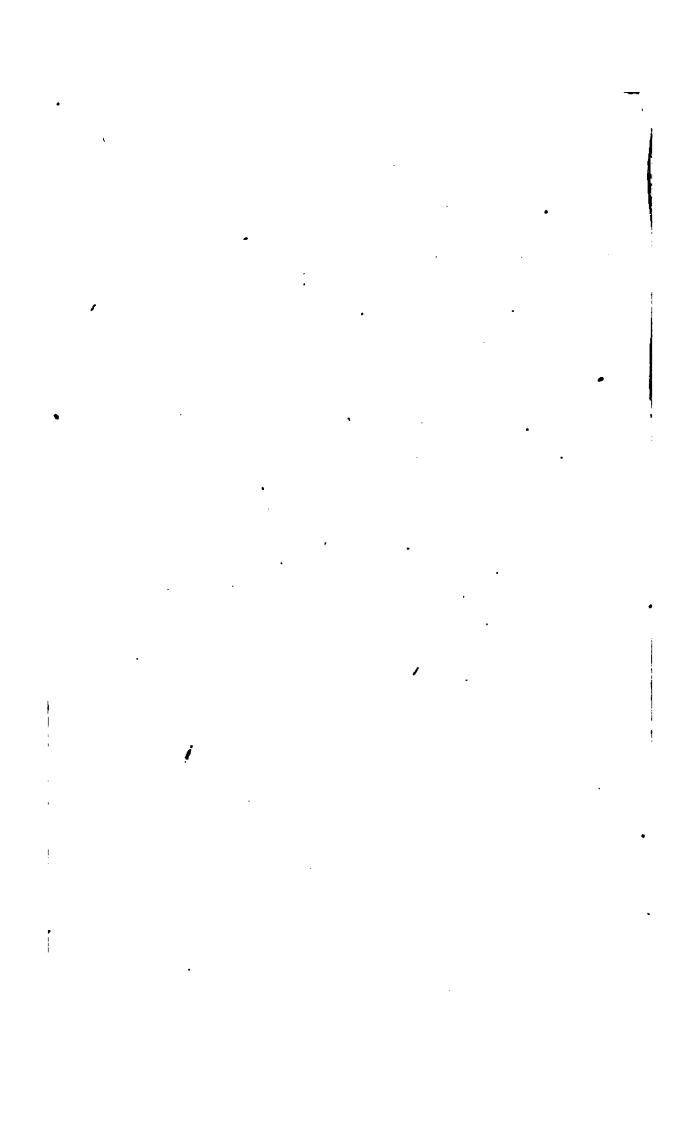
» A vrai dire, rien ne peut excuser un homme de perdre la foi dans l'amour. N'eût-il été heureux qu'un seul moment, c'est assez. Qu'importe que la femme adorée ait oublié l'heure des baisers et des serments s'il n'a rien oublié, lui, s'il a éternisé dans son souvenir cette minute heureuse, s'il tient embaumé dans son cœur le trésor d'un seul moment de bonheur?... Et, s'il n'a jamais eu cette minute éternelle, qu'il pleure, l'infortuné, mais qu'il ne se plaigne pas d'une cruelle; ne doit-il pas plutôt quelque reconnaissance à celle qui lui a donné une souffrance, mais qui lui a donné en même temps la divine joie d'aimer? Les âmes élevées ne sont jamais trompées. »

LXVI

Je dirai donc toujours comme autrefois :

Rien n'est bon que d'aimer, même sans espérance ;
On souffre, et nul plaisir ne vaut cette souffrance ;
On sent vivre son âme en un point douloureux,
Cette douleur est chère, et l'on rit des heureux !

FIN.



TABLE

DES AUTEURS CITÉS OU MENTIONNÉS.

ANONYME, p. 19, 27, 28, 43, 48, 77, 82, 137, 161, 171, 197, 207, 210.	Baif (Antoine de), p. 142.
Abouville (M ^{me} d'), p. 28.	Balzac (l'ancien), p. 151.
Agésilas, p. 33.	Balzac (Honoré de), p. 27, 29, 38, 44, 45, 48, 55, 74, 77, 97, 102, 125, 138, 144, 151, 156, 158, 182, 188, 202, 211, 213.
Arconville (M ^{me} d'), p. 62. 143.	Barrault, p. 164.
Argenson (d'), p. 189.	Baudelaire, p. 38, 53, 54, 167—170, 205—206.
Augustin (saint), p. 95, 96.	Beauchêne, p. 93, 126, 215.
Bacon, p. 211.	

- Beaumarchais, p. 156.
 Beyle-Stendhal, p. 26, 54,
 55, 72—74, 119, 157,
 144, 172, 173.
 Bonaparte, p. 89.
 Boufflers, p. 95.
 Buffon, p. 56.
 Byron, p. 26, 150, 189.

 Chamfort, p. 22, 23, 34,
 35, 59, 50, 56, 57, 68,
 69, 76, 77, 163, 166,
 171, 173, 177, 180, 188,
 202.
 Charron, p. 67.
 Chateaubriand, p. 188.
 Chénier (André), p. 22,
 23, 143.
 Chodzko (Olympe), p. 192.
 Constant (Benjamin),
 p. 192.
 Corneille (Pierre), p. 46.
 Corneille (Thomas), p. 50.
 Crébillon fils, p. 78, 80,
 193.

 Daniel Stern (M^{me} d'A-
 goult), p. 202—204.
 Dante, p. 89, 213.

 De Bernard (Charles),
 p. 160.
 Descuret, p. 127, 128, 196,
 197.
 Diderot, p. 30—32, 79,
 80, 214.
 D'Urfé (Honoré), p. 179.

 E. D. p. 15, 55, 72, 98,
 103, 112, 113 — 116,
 119, 201, 212, 217.
 Épinay (M^{me} d'), p. 73.
 Esquiros (Alphonse),
 p. 94, 163.
 Euripide, p. 19, 26.

 Fénelon, p. 41.
 Fontenelle, p. 57, 58,
 133, 145.

 George Sand, p. 26, 28,
 29, 39, 95, 124, 125,
 145, 148, 191, 196, 201,
 202, 212.
 Gérard (l'abbé), p. 161.
 Girardin (M^{me} Émile de),
 p. 189.
 Gœthe, p. 26, 58, 125,
 126.
 Guibert (de), p. 189.

- Hamilton, p. 140.
 Heine Henri, p. 166, 170,
 Helvétius, p. 94, 95.
 187.
 Hésiode, p. 119.
 Houdetot (M^{me} d'), p. 81.
 Hugo (François - Victor),
 p. 46.
 Hugo (Victor), p. 163,
 164, 194, 195.

 Joubert, p. 80, 81.

 Karr (Alphonse), p. 181.
 Krudener (M^{me} de), p. 210.

 La Bruyère, p. 100, 101,
 162, 171, 178, 179, 180,
 193.
 Laclos, p. 64, 65, 134,
 135, 139, 140, 148,
 149, 194.
 La Fayette (M^{me} de), p. 127.
 La Fontaine, p. 32, 33,
 35—37, 135, 136, 139,
 141.
 La Rochefoucauld, p. 81,
 94, 125, 128, 138, 150,
 162, 179, 180, 183, 185,
 196, 211.

 Laurent-Jan, p. 50.
 Lebrun, p. 76.
 Lespinasse (M^{lle} de),
 p. 189, 210.
 Lévis (de) p. 98, 139.
 Ligne (prince de), p. 129,
 149, 150.
 Limayrac (Paulin), p. 143,
 151.
 Lope de Vega, p. 40.

 Macrobe, p. x.
 Maintenon (M^{me} de), 96.
 97.
 Malherbe, p. 67, 68.
 Mallefille (Félicien),
 p. 101, 102.
 Marie Stuart., p. 39.
 Mége, p. 161.
 Mirabeau, p. 173.
 Molière, p. 38, 103—106,
 136, 142.
 Moncrif, p. 206.
 Montaigne, p. 56, 69 —
 72, 75, 76, 97.
 Montesquieu, p. 133, 134.
 Musset (Alfred de), p. 24,
 30, 37, 38, 48, 65, 66,
 69, 93, 94, 158, 159,
 190, 191, 195.

TABLE.

- Necker (Mme), p. 83.
 Ninon de l'Enclos, p. 58,
 59, 63.
 Octavien de Saint-Gelais,
 p. 141, 214.
 Olivier de Magny, p. 44.
 Pascal, p. 45, 158.
 Pasquier (Étienne), p. 161.
 Pétrone, p. 191.
 Politien, p. 179.
 Puisieux (Mme de), p. 66, 67.
 Pythagore, p. 27.
 Rabelais, p. 136.
 Racine (Jean), p. 25.
 Ratisbonne (Louis), p. 24,
 89, 166, 187, 213, 216.
 Regnard, p. 57, 136.
 Retz (cardinal de), 146—
 148.
 REVUE BRITANNIQUE, p. v
 — XIII, 78, 79.
 Richardson, p. 38.
 Richter (Jean-Paul), p. 29,
 30, 134.
 Rosenberg (comtesse de),
 p. 120—124.
 Rotrou, p. 40, 41, 42, 43,
 Rousseau (J.-J.), p. 26,
 38, 77, 128, 164, 165,
 177, 178, 181, 182.
 Saint-Prosper, p. 159, 160.
 Saint-Réal, p. 138, 139.
 Saint-Simon, p. 68, 73,
 82, 83.
 Sainte-Beuve, p. 60, 61.
 Salomon, p. 25.
 Sappho, p. 21, 22, 28.
 Say, p. 143.
 Scarron, p. 68.
 Schiller, p. 73.
 Soudéry (Mme de), p. 34,
 126.
 Sénancour, p. 26, 30—
 53, 58, 159, 174, 212.
 Sévigné (Mme de), p. 48,
 49, 126, 183—185.
 Shakspeare, p. 33, 38,
 98—100.
 Sophocle, p. 20, 96.
 Soulié (Frédéric), p. 62,
 63, 182.
 Staël (Mme de), p. 43, 486,
 489, 490.
 Stahl (P.-J.), p. 102, 103,
 106—112, 116—118,
 152—156.

TABLE.**225**

Sterne, p. 215.	Vauvenargues, p. 81.
Stobée, p. x, 20,	Virgile, p. 22, 23, 24,
Syrus (Publius), p. 25, 26.	28.
.	Voillez (M ^{me}), p. 205.
THÉÂTRE INDIEN, p. 21, 28.	Voltaire, p. 38, 41, 42,
Théocrite, p. 24.	207.

FIN DE LA TABLE.

62635398

